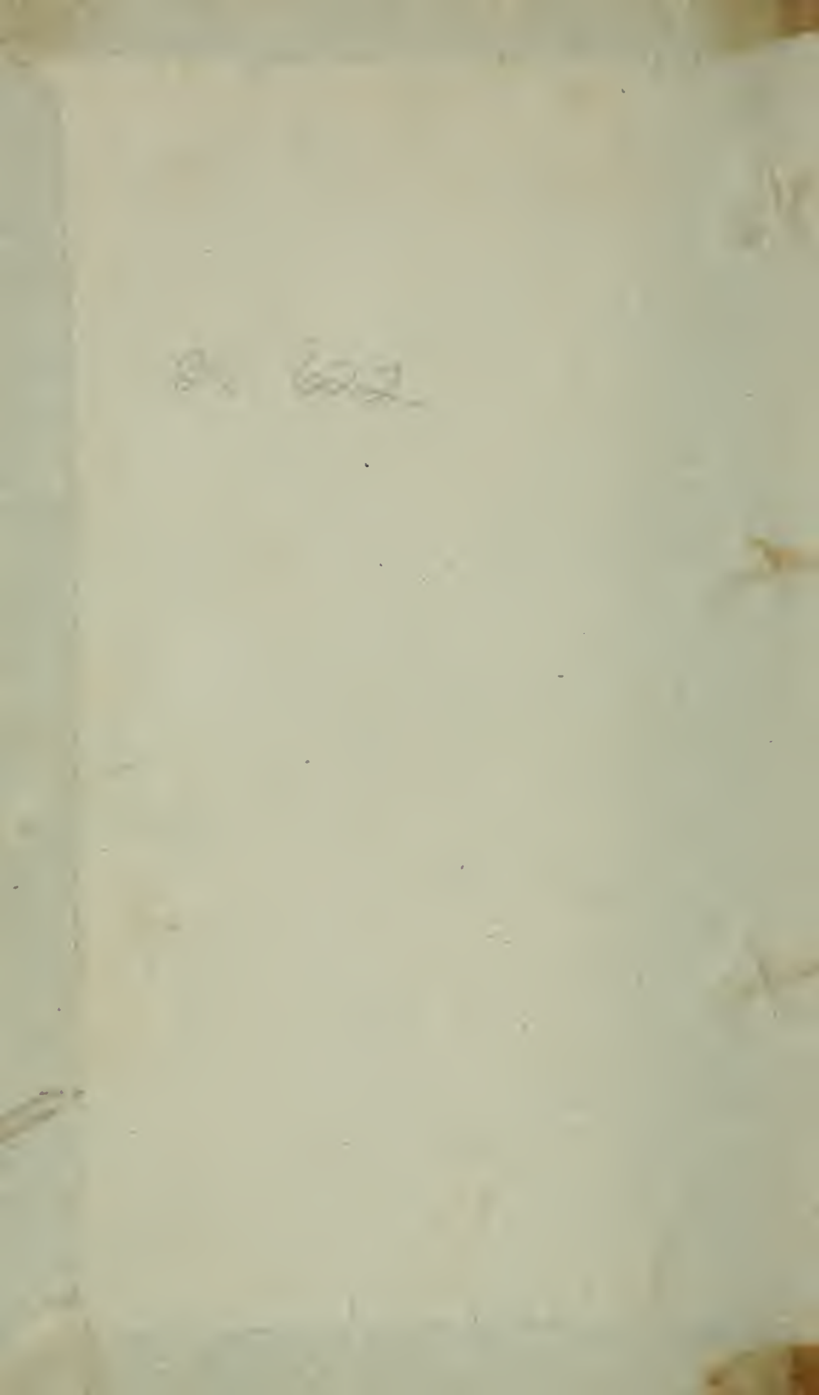
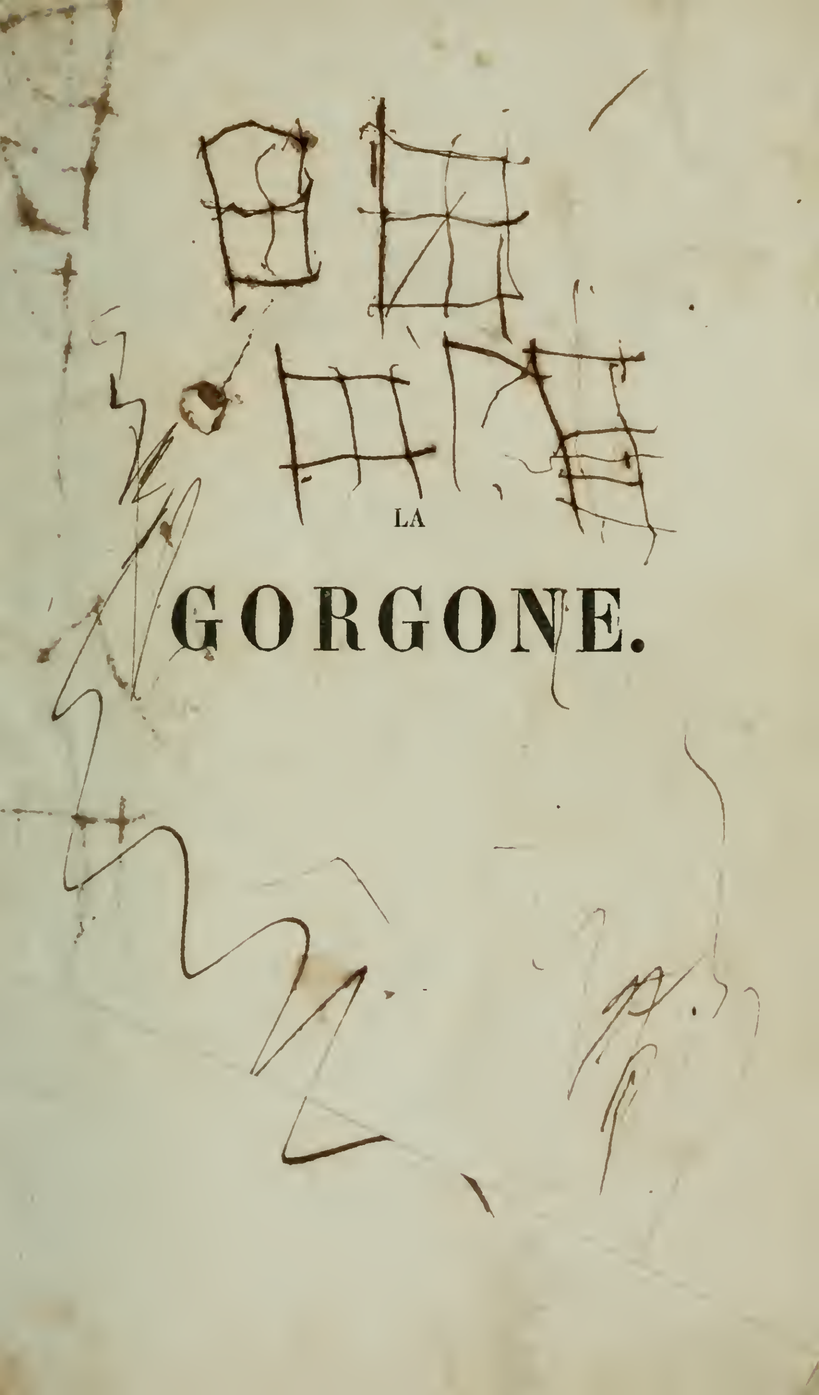
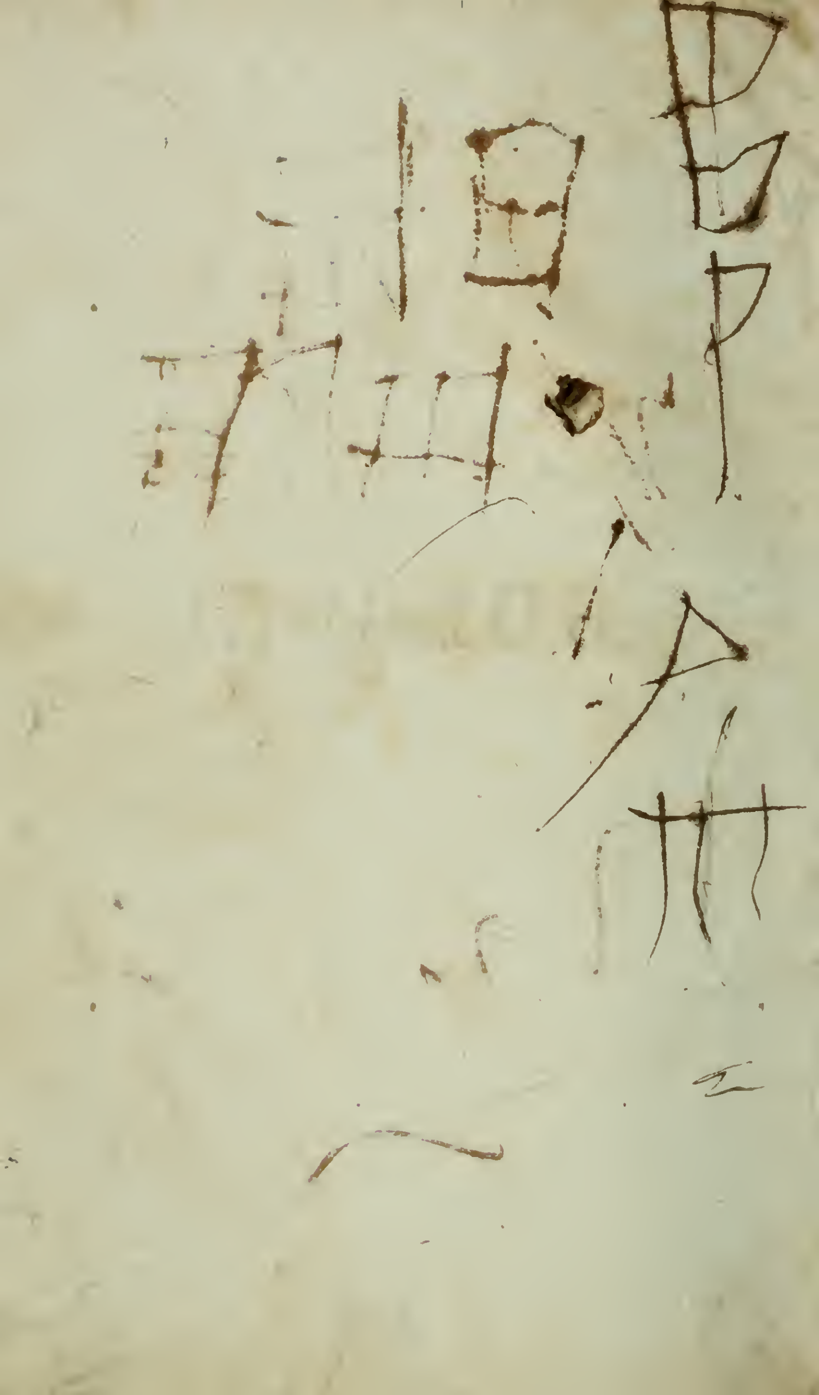






LA

GORGONE.



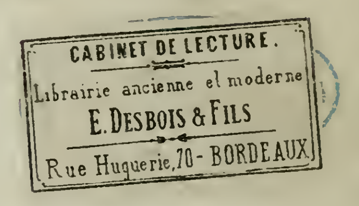
LA

GORGONE

PAR

G. DE LA LANDELLE.

1



PARIS.

LOCARD-DAVI, ÉDITEUR,

RUE DE L'HIRONDELLE, 16.

—

1851.



Impr. de Pommeret et Moreau, quai des Augustins, 17.

PROLOGUE.

LE FILS DE L'HOTESSE.

I.

Matelots et matelots.

Dans la langue des marins, si souvent grandiose, mais fréquemment méconnue parce qu'elle n'est pas comprise, il est un mot, entre autres, qui s'est ennobli et poétisé au contact des rudes hôtes de l'Océan.

C'est le mot *matelot*, dont les acceptions dérivées sont tour-à-tour le témoignage de l'amitié, l'appel au dévoûment, la louange suprême, le synonyme de frère, le synonyme de héros.

Parmi les gens de mer, par une touchante extension, le mot matelot signifie ami. Sous la misaine, aucun autre terme ne rend si bien l'idée d'une généreuse confraternité. Pour son matelot, on est toujours prêt à donner son quart de vin, sa bourse, son sac ou sa vie.

Dans un sens absolu, *matelot* veut dire encore : franc, honnête, dévoué.

Si l'on parle d'un officier et qu'on le qualifie de matelot, on fait son éloge le plus complet, on le proclame homme de cœur et marin habile.

Dire que Jean Bart, chef d'escadre, était un matelot, c'est résumer éloquemment l'histoire de ses manœuvres hardies et de ses faits d'armes incroyables.

Il est beau que le pauvre laboureur de la mer, n'ait pas d'expression plus forte pour peindre la loyauté, le courage, l'abnégation. N'a-t-il point fait ainsi naïvement et fidèlement son propre panégyrique? — A ceux qui ont quelque connaissance du cœur humain de répondre à cette question.

La froide tactique elle-même a consacré la métaphore de passavants. Techniquement, en escadre, un vaisseau est le matelot des deux vaisseaux qui le serrent de plus près, et réciproquement l'un d'eux sera son matelot d'avant, l'autre son matelot

d'arrière. Tout vaisseau doit défendre son matelot jusqu'à la dernière extrémité. Les matelots d'avant et d'arrière d'un vaisseau amiral ne peuvent jamais amener pavillon; il leur est prescrit de se laisser couler, brûler ou sauter plutôt que de se rendre; leur perte totale est décrétée par l'ordonnance : ils lutteront sans merci pour protéger *l'amiral leur matelot.*

La loi qui impose ainsi l'obligation sublime de vaincre ou mourir par dévoûment pour le vaisseau amiral, la loi qui commande l'héroïsme dans le style sec d'une consigne, fit bien d'emprunter au vocabulaire des vieux de la cale ce mot de matelot qu'il nous importait de définir et de commenter, avant de raconter : — Comment Lebrave et Merlin, tous deux

matelots du port de Lorient, étaient matelots l'un de l'autre.

Ils étaient *matelots*, parce qu'un jour le sort les avait jetés sur le même navire, à bord de *l'Aigle-Noir*, tous deux enfants, — Le premier âgé de onze ans, le second de quinze, — tous deux orphelins, tous deux en deuil, pauvres tous deux, tous deux cherchant un consolateur et un compagnon.

Ils pleuraient, ils se rapprochèrent, ils se consolèrent; ils s'étaient plu à première vue, déjà ils s'aimaient. Depuis ils partagèrent toujours la bonne et la mauvaise fortune, et leur amitié ne se démentit pas un seul instant.

Le brave, le plus jeune des deux, beau garçon, robuste, excellent marin, intrépide

gabier, dut à son courage le surnom qu'il portait et qui avait fait oublier son nom de famille.

Son matelot n'était pas moins digne d'un sobriquet flatteur, mais il y a à bord une sorte de menu cordage qu'on appelle *merlin;* or, Merlin était grand, maigre, sec, jaune et ridé, on lui conserva son nom patronymique.

Les deux marins ne comptaient pas le nombre de fois qu'ils s'étaient réciproquement sauvé la vie, tantôt au bout d'une vergue, tantôt à la bouche d'un canon, à l'abordage, à la mer, sur les pontons, pendant les horreurs du naufrage.

On leur ferait injure en disant : Ils n'avaient qu'une bourse; on dira simplement : Ils n'avaient qu'un cœur.

Après leur évasion des pontons anglais et leur naufrage sur la côte de Normandie, double épisode où on les verrait se dévouer l'un au salut et l'autre avec une magnanime réciprocité, ils se trouvèrent nus et mourant de faim, sur un banc de rochers qu'allait recouvrir la marée montante. Ils se serraient encore la main, ils se regardaient avec tendresse ; vaincus par la fatigue et le besoin, ils n'avaient plus la force de bouger.

— Matelot, murmurait Lebrave d'un ton de doux reproche, je te disais bien de manger tout le biscuit, tu te sauverais à présent.

— Si j'avais su, répondit Merlin, j'aurais consenti pour être en état de t'emporter, mon pauvre matelot ! J'ai eu tort.....

— Calme-toi, tu as bien fait, nous avions coutume de tout partager ensemble.

— Ce qui me calme, c'est que la même lame nous achevera, et que là-haut, à-bord du *Bon-Dieu*, nous serons toujours matelots. »

Ils se sourirent, ils n'avaient plus de voix; la mer baignait déjà leurs pieds ensanglantés.

Des pêcheurs les sauvèrent.

Un mois après, ils étaient embarqués ensemble sur un corsaire de Saint-Malo; mais ils eurent envie de revoir leur pays; et moins d'un an s'était écoulé quand ils rentrèrent, sac au dos, dans la ville de Lorient, avec deux ou trois mille francs de

parts de prises qu'il comptaient bien gaspiller ensemble avant de regagner le large.

Ils s'installèrent donc à l'auberge du Grand-Navigateur, chez la veuve Barbuchon, qui de tout temps avait été leur hôtesse.

L'hôtesse, hâtonsnous de le dire, est aux marins ce que la bourgeoise est aux soldats, ce que la mère est aux compagnons.

La bonne femme Barbuchon était une hôtesse modèle; les deux amis commencèrent par lui payer leurs vieilles dettes et entamèrent largement les parts de prises; — mais il n'y avait pas plus de huit jours qu'ils faisaient grande chère, à peine avaient-ils mangé un millier de francs, les

frais de voyage compris, quand tout-à-coup le joyeux Lebrave devint mélancolique, et le sérieux Merlin plus sérieux que de coutume.

Ils se connaissaient trop pour pouvoir rien se cacher; ils s'aimaient trop pour vouloir se faire le moindre mystère. Après le couvre-feu, dès que leurs invités se furent retirés, ils rentrèrent dans leur chambre commune, réduit assez propre, pompeusement décoré du nom de salle de l'Empereur.

La mère Barbuchon entendait sans doute par là que si l'empereur Napoléon venait loger chez elle, cette chambre serait son partage. Provisoirement elle y logea les deux opulents gabiers, qui dépensaient

impérialement le résultat de leurs courses.
— A tout seigneur tout honneur!

Deux lits ornés de rideaux à carreaux rouges, un miroir accroché à la cheminée, un buste en plâtre du *petit caporal,* tenant lieu de pendule et flanqué d'une douzaine de verres, quelques images encadrées, une table de chêne, cinq ou six chaises et un chandelier de cuivre composaient l'ameublement.

Au lieu de se contenter d'un reste de chandelle, Lebrave en demanda une entière ; Merlin commanda en même temps d'apporter du vin et du tabac. Sans s'être concertés, et contrairement à leurs habitudes, les deux marins avaient évidemment une égale envie de prolonger la veillée.

Ils s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre, allumèrent leurs pipes, se versèrent à boire, se regardèrent avec intérêt, et attendirent silencieusement que la servante les laissât seuls; mais à peine la porte était-elle refermée, qu'ils s'écrièrent à la fois :

— Qu'as-tu, matelot, qu'as-tu? Parle!

Merlin était l'aîné, il ne répondit pas. Lebrave était le plus jeune; après un moment de silence :

— Matelot, dit-il, j'ai d'abord que tu as du chagrin; j'ai l'œil américain, j'ai relevé la chose sur ta face, et ça me chavire. Après, j'ai mes idées à moi, des idées! Mais tant que je ne saurai pas pourquoi tu as une mine de vent de bout, je n'aurai le cœur à rien de rien. Parle donc

matelot; le reste, c'est de la bêtisaille, voilà la pure vérité.

Merlin prit gravement la main de son ami, puis d'une voix lente :

— Non ! non ! dit-il ; ce n'est pas de la bêtisaille, je le vois bien. Si tu as l'œil américain, moi j'ai l'œil de ton matelot. On t'a fait quelque chose !.... Qui faut-il que j'échigne ?.... quand ils seraient cinq cent mille !... quand il serait commandant, commissaire ou amiral.... Voyons !

Lebrave sourit en secouant la tête.

— Des idées ! des idées !... reprit Merlin, des idées ! mais rapport à quoi?

— Tu es triste, matelot, voilà mon chagrin.

— Si nous naviguons comme ça, interrompit Merlin, nous ferons bien quatorze lieues en quinze jours. Veux-tu donc que je commence?

— Si ça te va, oui; si ça ne te va pas, eh bien, je commencerai, murmura Lebrave.

— Dam! répondit Merlin avec une répugnance marquée, je vas donc dire de quoi il tourne...

— En douceur, matelot, interrompit vivement Lebrave, ça te jugule de commencer; tais-toi, voici mes idées!...

Merlin ne voulut pas être vaincu en générosité :

— Attention! s'écria-t-il à pleins pou-

mons, j'y suis, et en trois paroles j'aurai fini !

Baissant alors la voix, il ajouta :

— Je suis amoureux ! voilà la bêtise !

Lebrave ne fit plus effort pour reprendre la parole, ouvrit de grands yeux, et prêta l'oreille non sans quelque inquiétude.

— J'ai largué la chose en grand, poursuivit Merlin ; je vas te la dire par la fin du fin. Comment c'est-il venu? je n'en sais rien ; mais tu connais Mathurine, la fille à la mère Barbuchon, j'ai parlé ce matin à la bonne femme, qui n'a pas dit non, et si tu veux, je me marie avec sa fille.

Lebrave devint pâle. Merlin s'interrompit :

— Qu'as-tu ? voyons ! demanda-t-il

— Rien ! matelot, rien ! prends-la pour ta femme, et sois content, je n'en demande pas plus !

— Pourquoi es-tu blanc comme un linge ?

— Chacun son tour de parler, dit Lebrave ; tu as commencé, finis !

— Par obéissance, répliqua Merlin ; la mère Barbuchon a dit : oui, mais à condition que nous partagerons nos parts de prises, et qu'avec la moitié du restant je m'établirai ici ; sans renoncer à naviguer, s'entend !...... Toi d'abord, matelot ! Mathurine après ! c'est connu !... Eh bien, ça me chavire de faire des parts entre toi et moi ; voilà donc par quelle raison je suis vent dessus, vent dedans.

— Matelot ! s'écria Lebrave en essuyant une grosse larme qui roulait sur sa joue, ce n'est pas ça.... non !..... Pas de partages !... mais tout pour toi, et tout pour moi, comme avant !... Tu prends Mathurine et la case ! bon ! Nous faisons la noce !... bon !... Et après nous sommes matelots au large et matelots à terre ! hein ?.. Je serai chez moi quand je serai ici..... Pour lors, suffit !...

Lebrave n'en put dire davantage, il pleurait.

Merlin le regardait en fronçant les sourcils, et cependant avec une bienveillance fraternelle, il lui tenait encore la main et disait à demi-voix :

— Matelot, matelot, mon frère, mon

vieux, tu pleures; qu'as-tu, matelot?..... Quand nous étions mousses sur *l'Aigle-Noir*, voici de ça quatorze ans, tu pleurais de même, ta bonne femme de mère était morte..... mais depuis ce temps-là, je t'ai souvent vu rire, jamais pleurer!..... Nous avons manqué de biscuit... tu ne pleurais pas!... Nous avons été prisonniers de l'Anglais, tu ne pleurais pas!..... Nous avons amené pavillon, tu as pâli comme tout-à-l'heure, matelot, mais tu n'as pas pleuré!..... Matelot, mon matelot, ne pleure plus; j'aimerais mieux retourner aux pontons que de te voir pleurer comme ça..... C'est à ton tour de parler.... matelot..... dis-moi tes idées à présent.

Lebrave se leva, essuya ses yeux et répondit simplement :

— Je n'ai plus d'idées, matelot, c'est fini, je ne pleure plus !

Puis versant du vin :

— À ta santé ! ajouta-t-il, à la santé de Mathurine, ta future !

Mais Merlin se leva aussi et tendit le bras :

— Comme il n'y a qu'un bon Dieu ! s'écria-t-il, je ne boirai, ni ne mangerai avant de savoir pourquoi tu avais des idées et pourquoi tu pleurais !

Sans toucher au verre que Lebrave lui tendait, il se rassit, ralluma sa pipe, et ne dit plus rien.

Lebrave consterné le regardait ; il savait

Merlin incapable de trahir son serment, et cependant il n'aurait plus voulu parler.

Une demi-heure entière s'écoula dans l'attente et le silence; plusieurs fois Lebrave fut sur le point de s'expliquer, plusieurs fois la voix lui manqua. Merlin l'observait tout en réfléchissant. Enfin un éclair brilla dans les yeux de ce dernier, puis un nuage passa sur son front, puis un sourire rida ses lèvres, et l'auréole du sacrifice illumina ses traits.

— Assez causé! s'écria-t-il brusquement, assez causé!

D'un bond il fut à la porte. Il sortit, laissant Lebrave dans l'étonnement le plus profond. Quand il rentra, il ramenait

avec lui la mère Barbuchon, violemment arrachée aux charmes du premier sommeil.

— Notre hôtesse, dit-il aussitôt, vous savez de quoi je vous ai parlé ce matin...

— Mais je n'ai pas encore eu le temps de consulter Mathurine.

— L'ancienne, interrompit le marin, écoutez-moi jusqu'au bout. Je retire tout ce que j'ai dit, et d'un!

L'hôtesse parut désolée; Lebrave tombait de surprise en surprise; Merlin ajouta :

— En voici un autre qui aime votre fille, il est plus jeune que moi, c'est la perle des matelots, un cœur d'or. Je suis

laid, il est gentil; je m'appelle Merlin, on l'appelle Lebrave; il vaut quatre fois mieux que moi. Pour l'argent, celui qui aura Mathurine, c'est réglé, ramassera tout ce qui reste, deux pièces de mille francs ou approchant; l'autre aura sa chambre dans la case et sera parrain des enfants. Et de deux!... voilà!..... Je puis boire et manger, pas vrai, matelot?

Lebrave se jeta au cou de son ami en disant :

— Mathurine, ce matin, me promettait d'être ma femme si sa mère voulait; voilà mon secret, tu l'as deviné; mais vois-tu, matelot, c'est trop beau ce que tu fais...

Merlin lui ferma la bouche par un juron, et se tournant vers l'hôtesse :

— Mère Barbuchon, ne l'écoutez pas; vous lui donnerez votre fille... suffit!

Lebrave balbutia. Merlin lui tendit les bras, et tout fut dit; ils trinquèrent avec la respectable maîtresse du Grand-Navigateur.

Merlin dormit du sommeil du juste en rêvant au bonheur de son matelot; Lebrave veilla longtemps, il le contemplait, il l'admirait avec une sorte de remords; il oubliait la belle Mathurine pour ne songer qu'à son généreux ami, et l'on doit dire qu'il n'était pas du tout décidé à accepter la main de la jeune fille; mais le lendemain, en ouvrant les yeux, Merlin déclara qu'il n'avait jamais été si content de sa vie.

— Apparemment, dit-il à son matelot,

j'étais amoureux d'elle hier parce qu'elle t'aimait ; maintenant sois tranquille, j'ai viré de bord, je l'aime parce qu'elle sera ta femme.

Les derniers scrupules de Lebrave s'évanouirent. Quant à Mathurine, elle se prononça catégoriquement en disant que, pour or ni pour argent, elle n'aurait voulu d'un vieux singe comme Merlin, et Merlin se mit à rire de bon cœur.

Les noces eurent lieu ; les parts de prises furent placées dans le commerce de la veuve Barbuchon. Cette époque fut celle de la splendeur de l'auberge du Grand-Navigateur, où se réunissaient en foule tous les marins du port et de la rade.

Est-il nécessaire de dire que, peu de

temps après le mariage, les deux matelots se rembarquèrent ensemble ?

Quand ils revinrent à Lorient, Mathurine était mère ; Merlin fut parrain du fils de Lebrave, que l'on baptisa sous le nom de Pierre. Tout allait le mieux du monde. Mathurine aimait son mari avec passion ; elle était la meilleure, la plus belle et la plus sage des femmes maritimes du port ; son fils grandissait et s'annonçait comme un digne héritier de Lebrave. Lebrave était ravi; il fallait le voir entre son matelot et sa femme avec son fils sur les genoux ; sa bonne et loyale figure s'épanouissait et son cœur battait doucement. Merlin, toujours sérieux, jouissait du bonheur de son ami ; de temps en temps, il disait, en frottant l'une contre l'autre ses mains jaunes et raboteuses :

— Matelot! matelot! en avons-nous eu de la chance, tout de même, pour trouver une particulière pareille à ta Mathurine qui m'a fait un gros gas de filleul comme celui-ci!

L'enfant passait aussitôt sur les genoux de Merlin qui l'aimait comme son propre fils, et la belle Mathurine riait sous cape en comparant son mari à l'autre matelot, dont les joues, de plus en plus ridées, ressemblaient à un rabat de parchemin.

— Qu'en ferons-nous? demandait le parrain du petit Pierre.

— Un matelot comme toi et moi, répondait Lebrave.

— Un officier, s'il vous plaît, reprenait Merlin.

— Un amiral, ajoutait Mathurine.

— En tous cas, faites-lui apprendre à lire, disait la mère Barbuchon, qui avait pris ses invalides dans la vaste cheminée de la cuisine, et laissait la direction générale du Grand-Navigateur à madame Lebrave, car Mathurine avait épousé le surnom de son mari.

La mort de la bonne femme Barbuchon apporta la douleur, mais non le trouble dans le paisible intérieur de nos marins. Si les absences des deux amis, qui continuaient le métier de la mer, laissaient souvent un vide au foyer domestique, du moins, dès le jour de l'arrivée, ils reprenaient la vie de terre, au point où elle s'était arrêtée le jour du départ; — c'est l'existence maritime. Mathurine, fille et

petite fille de marins, y était habituée et s'y résignait.

Nos braves gens étaient donc aussi heureux que possible dans leur condition; leur affection mutuelle, leur confiance, leur dévoûment réciproque, faisaient leur bonheur qui dura près de dix années; — c'est dire qu'il eut une fin.

Un jour Merlin arriva dans l'auberge avec quatre camarades qui portaient un cadre; Merlin était plus pâle que de coutume, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Lebrave, chef de la grande hune à bord de *la Vigilante*, commandée par le capitaine de frégate Dubreuil, venait de tomber de la grand'vergue sur le pont. Le

froid était vif et les cordages gelés; l'officier de service, nommé M. Liart, jeune homme imprudent sans doute, ne songea point au danger qu'il y avait à faire courir les gens dans la mâture par un temps pareil. Il s'impatienta de leur lenteur à serrer les voiles et adressa de vertes remontrances aux gabiers. Lebrave, piqué au vif, veut donner l'exemple de l'agilité; il quitte sa hune, s'élance sur la vergue, glisse, se rattrape à une corde; mais la corde est couverte de verglas, il pousse un cri.

On le releva mortellement blessé.

Le docteur l'ayant condamné, Lebrave demanda pour faveur suprême d'être ramené chez lui par son matelot Merlin, afin de mourir au milieu de ceux qui avaient tout son amour.

On n'essayera point de peindre la poignante douleur de Mathurine ni le désespoir du vieux Merlin; — celui-ci, qui était homme et qui ne pleurait jamais, sanglotant et pleurant comme un enfant; — celle-là, qui était femme et s'attendrissait aisément jusqu'aux larmes, les yeux secs, pâle, glacée, serrant convulsivement contre son cœur Petit-Pierre, son fils, alors âgé de neuf à dix ans; elle n'avait la force ni de parler ni même de prier; elle tremblait : le vent de la mort passait sur ses traits. Il fallut la soutenir et la faire asseoir, pour qu'elle ne tombât point sans mouvement à côté du cadre fatal.

Le petit Pierre, tout jeune qu'il était, ne comprenait que trop la scène lugubre qui plongeait sa famille dans la désolation; il pleurait aussi, il pleurait à chaudes lar-

mes. Mais à son âge la douleur ne peut jamais être assez sérieuse pour absorber complètement les facultés des sens; il n'était pas abattu comme sa mère et son parrain, au point de ne rien entendre de ce qui se disait autour de lui; et il entendit les matelots porteurs du cadre qui prononçaient confusément ces mots :

— Brigand de M. Liart, il l'a tué! scélérat de Liart! assassin!

Le nom de Liart se grava dans la mémoire de Pierre, comme un nom maudit, comme le nom du meurtrier de son père.

Lebrave était calme, il cherchait avec sérénité les regards de Merlin et de Mathurine, il essaya de les nommer; Merlin

prêta l'oreille; Mathurine fixa sur lui ses yeux brûlants :

— Matelot, murmura le mourant, tu l'épouseras... je le veux... c'est ta femme... c'est ton fils... Adieu!

— Je le promets, murmura Merlin désespéré.

Une demi-heure après, Lebrave mourait en bon matelot et en bon chrétien.

II.

Maitre Merlin.

Une dizaine d'années après la mort de Lebrave, une hôtesse des marins, appuyée au bras d'un jeune et beau garçon qui portait une veste d'ouvrier, s'arrêtait au pied de la tour des signaux du port de Lorient.

— Pierre, mon fils, dit-elle, vois-tu la corvette? moi, j'ai des larmes plein les yeux, je n'y vois rien.

— Mère, répondit le jeune ouvrier, je vois une voile dans les passes, et tout le monde autour de nous dit que c'est *la Claire*.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit la bonne femme en se signant, fais que mon pauvre Merlin débarque à terre sans malheur !

Le fils de Lebrave s'associa mentalement à ce vœu parti du cœur de sa mère, mais lui aussi ressentait une vague inquiétude. — ce n'était pas sans motifs.

Le commandant de *la Claire* était M. Liart des Ardannes, le même officier

qui faisait serrer les voiles de *la Vigilante*, lorsque le chef de la grande hune tomba sur le pont et se tua.

Conformément aux volontés dernières du gabier, son matelot et sa femme s'étaient mariés peu de mois après sa mort. Les deux époux confondirent ensemble leurs regrets; Mathurine ne prit jamais le nom de son second mari; et même il arriva qu'à terre Merlin n'était guère désigné autrement que sous celui de *l'homme à la mère Lebrave*.

Le souvenir de Lebrave était pour eux un culte de tous les jours, de toutes les heures; Merlin se consacrait à Mathurine, non parce qu'elle était sa femme, non parce qu'un jour il l'avait aimée, mais parce qu'elle était la veuve de son mate-

lot. Mathurine, qui trouvait autrefois Merlin si déplaisant à voir, l'aimait de toute la fraternelle amitié que Lebrave avait eue pour lui. A chaque instant les goûts et les opinions de Lebrave étaient invoqués par l'un ou l'autre des époux comme l'*ultima ratio*, après laquelle il n'y avait plus de désaccord possible. Toute discussion, toute hésitation cessait dès que l'un d'eux disait : — Lebrave pensait de même.

Or, Merlin étant devenu maître de mamœuvre, son tour d'embarquement le porta sur *la Claire* qu'on armait à Lorient; le commerce de l'hôtesse allait fort mal, il n'y avait presque plus de marins à terre, plus de navires en rade, et malgré son âge avancé, Merlin sentait le besoin de naviguer. Mathurine n'objecta rien; on s'était

fort endetté pour donner de l'éducation à Pierre et lui faire faire son apprentissage; les appointements du maître d'équipage devaient servir à remplir bien des engagements; on apprit tout-à-coup que le capitaine de la corvette serait M. Liart des Ardannes.

Un marin qui entrait dans la salle venait de dire qu'on l'attendait de Paris, pour prendre le commandement.

Pierre tressaillit.

— Parrain, dit-il, débarquez! débarquez tout de suite, et ne naviguez pas avec celui-là!

— Silence! répondit le maître, ta mère ne sait rien.

— Mais vous savez, vous! C'est par sa faute que...

— Silence!

Mathurine n'apprit qu'une chose, c'est que monsieur Liart des Ardannes passait pour le plus sévère et le plus dur des capitaines de la marine; elle aussi, peu de jours après, voulut détourner son mari de faire campagne à bord de *la Claire*.

— Lebrave, répondit Merlin, Lebrave, s'il avait dû seulement un sou à n'importe qui, n'aurait pas voulu manquer une occasion de s'acquitter. C'était un honnête matelot! Il serait parti avec n'importe quel commandant. J'ai promis ma *délègue* (1)

(1) Délègue, synonyme populaire de délégation, retenue faite sur les appointements d'un marin en faveur de ses parents ou de ses créanciers.

au maître d'école de Pierre; faut tenir sa parole, comme disait Lebrave.

— C'est vrai, c'est bien vrai, répondit Mathurine, il avait coutume de parler de même.

Merlin partit.

Il embarquait sur la corvette, par devoir, malgré sa femme et son filleul, mais avec une profonde répugnance; il ne pouvait oublier que la maladroite colère du capitaine Liart avait causé la mort de son cher matelot; cependant il servait exemplairement.

Grave, silencieux, actif, excellent marin, il s'attira par ses qualités solides l'estime et la vénération des matelots, des autres

maîtres et des officiers eux-mêmes. Le commandant seul semblait méconnaître sa valeur et l'insultait assez fréquemment en présence de l'équipage. Merlin, impassible, son sifflet à la main, ne tenait aucun compte des injures, il restait prêt à faire exécuter les ordres.

— Je comptais bien avoir de la misère ici, pensait-il, mais c'est pour la veuve et le fils de mon matelot. Sois calme, Merlin, achève de gagner ta retraite, ça passera !

Merlin, autant qu'il dépendait de lui, ne faisait point peser sur les sulbaternes le poids des vexations du commandant, homme intraitable, qui régnait à son bord par l'emploi des plus odieux moyens : — l'espionnage et la terreur. Merlin obéissait à la lettre, avec zèle, c'était son habitude,

mais aussi avec indulgence; les matelots étaient ses enfants. La popularité naquit de l'affection; les gens de l'équipage ne juraient plus que par lui. Liart entendait sans cesse citer le nom et l'autorité de maître Merlin, il lui en fit un crime, et le malmena plus brutalement que jamais. Plusieurs fois il le frappa; Merlin courbait le dos et dévorait sa honte. Les matelots, irrités, ressentaient l'outrage plus vivement que leur vieux maître; le vieux maître les apaisait.

La campagne de *la Claire* dura trois ans, Mathurine et Pierre reçurent plusieurs lettres, Merlin ne s'y plaignait pas du régime du bord, mais l'hôtesse savait bien que tel avait toujours été l'usage de son premier mari, et que Merlin n'aurait garde de faire autrement; d'un autre côté, des

récits effrayants se répandaient tous les jours.

— Mon fils m'a écrit, disait quelque voisine; leur commandant, ma chère, c'est pis qu'un tigre, tous les jours des coups de corde, tous les jours des conseils de justice! Jésus, Seigneur!

— Avez-vous reçu des nouvelles? demandait une autre; il paraît que ce Liart est un possédé qui fait de la misère à ses matelots, à ses maîtres, à ses officiers; on n'a idée de rien de pareil.

Mathurine pleurait et priait; Pierre se rappelait en frémissant que Liart avait été cause de la mort de son père.

Aussi au pied de la tour, pendant que la

corvette s'avançait à pleines voiles vers le mouillage, il n'eut pas la force de rassurer la pauvre hôtesse, dont les pressentiments ne répondaient que trop à ses propres inquiétudes. Plus le navire se rapprochait, plus Pierre était triste; il tremblait pour maître Merlin, son parrain, le mari de sa mère, le matelot de Lebrave.

Et cependant les gens du pays se disaient d'un ton indifférent :

— Voici la bonne femme Lebrave et son fils qui sont bien contents, maître Merlin est maître d'équipage à bord, et après la remise au port, apparemment qu'il prendra sa retraite.

Deux heures s'écoulèrent dans l'attente; *la Claire* mouilla. Un canot toucha la terre;

Mathurine et Pierre coururent à sa rencontre, mais le commandant Liart en sortit, et d'un geste impérieux il ordonna aux canotiers de s'éloigner hors de portée de voix; puis il se rendit à la préfecture maritime.

Les marins de l'embarcation semblaient insensibles au bonheur de revoir la France après trois ans de campagne; mornes et silencieux, ils se conformaient à la consigne de ne répondre à aucune question. Des bateliers les interrogèrent.

— Nous avons défense de parler, dit laconiquement la patron du canot.

— Il y a certainement eu quelque malheur à votre bord?...

Les canotiers baissèrent la tête, mais nul n'ajouta un mot.

Cette retenue de mauvais augure jeta la consternation parmi les amis des gens de l'équipage et parmi leurs parents, accourus en foule sur le quai. Les plus terribles suppositions succédèrent ; Mathurine et son fils n'y purent tenir : ils louèrent un bateau et y prirent place avec quelques autres personnes qui partageaient leurs craintes. On poussa, on longea le canot du commandant. Nouvelles questions aux rameurs ; nouveau silence de leur part.

Le patron et les canotiers connaissaient tous l'hôtesse du Grand-Navigateur ; elle les salua de la main, ils lui rendirent son salut, mais détournèrent la tête et chuchotèrent entre eux avec une affectation marquée. Pierre comprit qu'il était arrivé malheur à son parrain. Il devint pâle, ses

sourcils se froncèrent; la figure du jeune ouvrier prit un caractère d'énergie farouche, et cependant avec une tendre sollicitude il faisait asseoir sa pauvre mère sur le banc. Mathurine récitait tout bas une prière pour maître Merlin.

Quand on fût près du navire, plusieurs des femmes réunies dans la barque reconnurent à bord un frère, un mari, un fiancé. On échangeait des signes, on agitait des mouchoirs. Pierre et Mathurine regardaient aussi; Merlin ne parut pas. On voulut accoster. Le factionnaire posté au sommet de l'echelle cria : — Au large!

On resta sur les avirons, à quelque distance du bord; Mathurine se prit à pleurer, Pierre lui essuyait les yeux, mais n'o-

sait murmurer le mot espérance; la plus violente colère se lisait sur ses traits. Les autres passagers de la barque causaient gaîment entre eux, et disaient :

— Le voilà ! voilà mon fils ! voilà mon frère ! regardez !... Encore quelques jours, et il se moquera pas mal de ce scélérat de Liart !

Toutes les fois que le nom de Liart était prononcé, Pierre frémissait, ses cheveux se hérissaient sur son front. Il devint plus pâle encore, lorsque tout-à-coup une voix dit :

— Voilà Liart qui revient dans son canot !

Le canot du commandant de *la Claire* re-

venait en effet, il passa très-près du bateau, les marins qui s'y trouvaient portèrent la main à leurs bonnets de fatigue. Mais M. Liart des Ardannes ne daigna pas rendre le salut; seulement son regard s'arrêta pendant un instant infiniment court sur les gens de la barque.

Pierre eut ainsi le temps de voir face à face l'homme auquel il avait voué, depuis son plus jeune âge, une haine irréfléchie, — haine qui prenait à présent des proportions nouvelles et qui devait grandir encore.

— A terre! pas vrai, madame Lebrave? demanda le patron du bateau.

L'hôtesse, plongée dans la douleur, ne répondit pas.

— Oui, à terre! répétèrent plusieurs voix.

Le batelier se dirigea vers le rivage; mais un spectacle inusité ayant attiré l'attention générale, on s'arrêta de nouveau.

Une grosse chaloupe du port, contenant un peloton de gendarmes maritimes, se rendait à bord de *la Claire*.

— Mon Dieu, ayez pitié de nous! murmura Mathurine.

La douleur de la pauvre femme, la pâleur mortelle de son fils frappèrent alors les passagers jusque-là tout entiers à d'autres émotions.

— Mais, qu'avez-vous donc, madame Lebrave? demandèrent-ils.

— Vous avez vu de loin vos parents et et vos amis, répondit Pierre; nous n'avons pas aperçu maître Merlin.

— Eh bien! y a-t-il de quoi tant s'inquiéter? Maître Merlin était de quart au pied du grand mât, ou en bas dans le poste des maîtres; il n'aura pas su que vous étiez ici. Pensez vous donc qu'un vieux serviteur comme lui risque d'être emmené à terre par les gendarmes? Tranquillisez-vous, mère Lebrave, allez! votre homme est plus calme que vous à l'heure qu'il est.

Les bonnes gens parlaient encore lorsque la chaloupe accosta.

Deux minutes après, trois prisonniers y furent descendus, — l'un deux était maître Merlin.

Mathurine poussa un grand cri, et tomba sans connaissance; Pierre ressentit une commotion étrange; son sang reflua de son cœur à ses tempes, et puis de ses tempes à son cœur, mais cela ne dura qu'une seconde. Il avait une main passée autour du cou de sa mère; de l'autre, il faisait des signes de pieux dévoûment à son parrain, que les gendarmes entouraient.

Les passagers puisaient de l'eau à la mer pour humecter le front de la malheureuse hôtesse; ils oubliaient leurs amis et leurs parents que venait de ramener *la Claire*, pour prodiguer leurs soins à Mathurine et à son fils.

— Ah! mon Dieu! murmura le vieux Merlin qui les reconnut, pourquoi ne suis-je pas mort?

— Patience, bonhomme, dit un des gendarmes, puisque vous n'en demandez pas plus, votre affaire sera bientôt faite.

En rade de Valparaiso, après un an et demi de tortures, maître Merlin, assis au pied du grand mât, avait une seule fois donné un libre cours à ses plaintes.

C'était le soir, il ne voyait autour de lui que de fidèles compagnons, il avait le cœur plein, sa douleur déborda :

— Et que diriez-vous, murmura-t-il, si vous saviez que c'est lui, lui Liart, qui a tué mon matelot, Lebrave, un homme qui valait cent fois ce que je vaux!

Alors il raconta la mort du jeune gabier de *la Vigilante*.

— Et maintenant, ajouta-t-il, c'est à mon tour ; Liart me tuera comme il a tué mon matelot.

Le vieux marin se tut, les gens de quart se dispersèrent ; le domestique nègre du commandant, un certain Cybélus, avait entendu ces propos et les rapporta textuellement à son maître.

Si le capitaine Liart ne se souvenait guère des rapports qui existaient, à bord de *la Vigilante* entre Lebrave et Merlin ; il n'avait pas oublié de même, que le commandant Dubreuil lui adressa, au sujet de la mort du gabier, la plus sévère remontrance qu'il eût reçue de sa vie. Il savait que tel était l'objet d'une mauvaise note insérée dans son dossier au ministère de la marine. Son ressentiment envers Merlin s'accrut

en raison de la confraternité du maître avec l'infortuné chef de hune, il n'attendit pas longtemps l'occasion de lui en faire sentir tout le poids.

Le lendemain, on appareillait de Valparaiso pour revenir en France.

Merlin était à son poste, le sifflet à la main; l'officier de manœuvre commandait; le maître répétait les ordres et s'y conformait ponctuellement. Par malheur un cordage neuf s'entortilla dans une poulie, et fit ce qu'on appelle une *coque*, en termes techniques. Il fallait suspendre pour un instant l'exécution d'un mouvement de voiles. Merlin donna le coup de sifflet qui se traduit littéralement : *Tiens bon*, et qui signifie de ne pas continuer l'opération commencée.

Liart ne s'était pas aperçu ou n'avait pas voulu s'apercevoir du petit accident qui empêchait de *brasser* une des vergues de perroquet.

— Que signifie cela? s'écria-t-il, qui s'avise de faire tenir bon?

Merlin indiqua du geste la coque, à cause de laquelle il eût été nécessaire de brasser justement en sens contraire pendant une seconde; mais Liart s'emporte, s'élance sur le maître, et lui ordonne d'un geste et d'un ton menaçant de faire brasser.

— La vergue de perroquet cassera, répond Merlin.

— Brassez, commande Liart en prenant le maître au collet.

Le vieux serviteur resta impassible, et cependant on l'outrageait, à son poste de manœuvre, au pied du grand mât, sous les yeux de son équipage.

— Mathurine, Petit-Pierre, mes enfants, pensait-il, c'est pour vous que je souffre; pour la veuve, pour le fils de mon matelot!

En même temps, il donna le coup de sifflet.

Les marins de *la Claire* obéissent avec un malin plaisir, la vergue craque, se rompt, et un murmure de satisfaction se fait entendre dans les rangs.

Liart bondit de colère, lâche le collet du maître, et puis ne sachant sur qui décharger son humeur, il le frappe au visage.

Merlin courba la tête en tremblant, ses mains se crispèrent ; mais il se contint, et redressant son front radieux, il leva les yeux au ciel, où maintenant *naviguait son matelot.*

Liart l'observait ; Liart comprit tout.

On se demande par quel infernal pouvoir une nature perverse peut deviner les sentiments généreux, quand les pensées des méchants sont lettres clôses pour les cœurs élevés.

— Ah ! s'écria Liart, mettant enfin le doigt sur la plaie, c'est donc ainsi que tu prétends venger Lebrave, ton matelot! .

. . . .

Il n'avait pas fini de parler que Merlin était un autre homme.

D'un mouvement énergique, le vieux maître se dégage tout-à-coup. A son tour il court sur Liart :

— Tu parles de Lebrave que tu as tué, hurla-t-il d'une voix terrible.

Il leva la main sur le commandant, il le frappa violemment au milieu de la figure ; si quelques hommes ne se fussent interposés, il l'aurait probablement foulé aux pieds, il l'aurait immolé à son juste ressentiment.

Deux matelots dévoués au maître se jetèrent alors sur Liart, qui se trouva de nouveau en danger de mort, mais les officiers accoururent.

Les trois coupables furent mis aux fers dans la cale.

Maintenant on les conduisait en prison pour les faire comparaître ensuite par-devant le conseil de guerre maritime ; il était hors de doute qu'ils seraient condamnés à être fusillés.

Ce fut bientôt la nouvelle de la ville.

L'on ajoutait que tous les officiers du bord avaient intercédé en faveur de Merlin, et que deux d'entre eux l'ayant fait trop vivement, le commandant les avait démontés de leurs fonctions, en se réservant de les traduire devant un conseil d'enquête.

Le soir de l'arrivée de *la Claire*, Mathurine n'ignorait plus rien ; elle avait peu d'espérance, mais on lui conseillait d'essayer de fléchir Liart ; elle était bien réso-

lue à faire les derniers efforts et retrouvait du courage, parce qu'elle avait un devoir à remplir.

Pierre faisait mal à voir. Ce jeune garçon, naguère vif, alerte et gai, maintenant morne et sombre, gardait un silence obstiné; il tremblait de rage, on voyait qu'il n'aspirait qu'à la vengeance. Sa mère, qui avait un si grand besoin d'être consolée, tentait de l'apaiser; mais lui n'entendait plus sa voix douce et tendre, il levait sur elle des regards secs, égarés, effrayants. On eût vainement cherché dans ses yeux la trace d'une larme.

Dès la pointe du jour, Mathurine sortit; on disait que le conseil de guerre s'assemblerait le lendemain; elle passa cinq heures entières, immobile et plus froide

que la pierre sur laquelle elle était assise, à attendre que le commandant Liart descendit à terre.

Elle le vit débarquer, se leva et le suivit; — il entra dans l'un des premiers hôtels de la ville, elle entra.

A peine était-il dans sa chambre, que l'hôtesse éplorée vint se jeter à ses pieds.

— Grâce! grâce! commandant, disait-elle, grâce pour Merlin; je suis la veuve de Lebrave!

Liart des Ardannes se jeta sur la sonnette.

— Garçon! reconduisez cette femme... Je n'y suis pour personne.

— Pitié ! pitié ! pour mon mari ! pour mon fils ! Commandant, sauvez-le.... Au nom du bon Dieu !.. c'est un si honnête homme ; grâce !..

— Je n'y puis rien, ma chère amie, dit froidement Liart ; mon rapport est déposé ; laissez-moi tranquille ! Allons donc, garçon !

Mathurine s'assit à la porte de l'hôtel ; Liart, en grande tenue, sortit bientôt ; elle recommença de le supplier à genoux ; elle intercédait de la voix la plus humble, sa détresse la rendait éloquente ; la foule s'attroupait ; le commandant, irrité, repoussa la malheureuse, rentra dans l'hôtel, et fit prévenir la police de ce qui se passait. Mathurine fut emmenée de force.

— Mais au moins, disait-elle en sanglo-

tant, laissez-moi revoir mon pauvre mari.

Le lendemain, elle obtint cette triste faveur; suivie de son fils, elle se rendit à la prison.

En les voyant, le vieux maître se leva, courut à eux, les embrassa paternellement et les fit asseoir à ses côtés.

Lorsqu'il était encore jeune, Merlin méritait à bon droit d'être cité pour sa laideur; des cheveux courts et roux encadraient disgracieusement sa figure rechignée, au teint jaune, couturée de cicatrices et bourgeonnée, par plaques; il fronçait habituellement d'épais sourcils d'un blond pâle qui ne s'harmoniaient point avec des yeux d'un bleu très-foncé; ses rides précoces, sa maigreur, son rire forcé, ses gestes rares, mais brusques, tout,

jusqu'à sa haute taille malséante au costume de matelot, contribuait à lui donner l'aspect le plus farouche. — L'âge l'avait singulièrement changé. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe devenus blancs comme la neige, tranchaient vigoureusement sur son teint uniformément bronzé : les lignes de ses traits qu'on ne remarquait point autrefois étaient pures et avaient une certaine noblesse ; ses yeux vifs, trop saillants sous ses sourcils blonds, s'étaient un peu enfoncés et brillaient avec quelque douceur ; le temps avait nivelé les angles les plus saillants et les plus durs, les rides et la maigreur n'étaient plus disparates ; enfin la haute taille, maintenant légèrement voûtée, convenait bien à un maître d'équipage. Tel était donc maître Merlin, qu'on aurait pu, sans trop d'exagération, appeler un beau vieillard.

Il prit les mains de sa femme et de son filleul, et les pressant entre ses mains :

— Enfants, dit-il avec sérénité, j'étais bien triste, il y a quatre ou cinq mois, en pensant à vous : — Ils n'auront plus ma *délègue*, ils n'auront pas ma retraite, je ne serai plus là pour veiller sur eux, et le jour de ma mort ils auront tant de peine, et après! mon Dieu!... C'était là mon chagrin, étant aux fers dans la cale de *la Claire*; mais je m'endormis, et je vis les matelots qui me fusillaient en pleurant, et Lebrave, qui descendait du ciel, me prenait la main et me halait à lui : — » Courage, Merlin, courage, matelot, criait-il; sois tranquille... il y a un bon Dieu!» » — Mais ta femme et ton fils? » que je disais toujours en rêvant. — Il s'est mis à rire doucement, Mathurine, et voilà que

j'étais entre vous deux montant par une longue échelle de haubans jusqu'à la porte du paradis; puis la porte s'est ouverte : c'était beau! Et je tenais mon matelot d'une main, et toi de l'autre... Puis je me suis réveillé. — Depuis ce jour-là, j'ai refait ce rêve trois et quatre fois; je n'avais plus de regret... Ne pleure pas, mon fils; te voilà un homme, tu travailleras, et un jour tu viendras là-haut avec nous. Ceux de l'équipage disaient : « — Voyez maître Merlin, il est calme, il console les deux autres... » Pauvres braves, c'est à cause de moi qu'on les fusille! Mais je leur disais, moi : « — Courage, mes fils; j'ai mon matelot au ciel; il vous fera place, ne vous chagrinez pas trop. » — « Maître, nous n'avons ni père, ni mère, ni frère, ni sœur; mais vous, vous avez une femme, et un enfant qui est presque votre fils!.. »

— Ce sont deux bons garçons. Après ma mort, Pierre, tu feras dire autant de messes pour eux que pour moi.

Mathurine et Pierre écoutaient le candide vieillard sans avoir la force de lui répondre ; ils baisaient ses mains et ses cheveux blancs, et chaque fois que leurs regards rencontraient ses regards, ils se sentaient défaillir.

Merlin leur prêchait la résignation et la force ; il ne maudissait personne, il ne nomma même point le commandant Liart; mais Pierre n'oubliait pas que cet officier était cause de tous les malheurs de sa famille.

L'hôtesse et son fils allèrent demander grâce aux juges, au major général, au pré-

fet maritime; ils firent faire une pétition au roi, ils rencontrèrent de la bienveillance et de la sympathie chez bien des chefs, ils conçurent plusieurs fois l'espérance que Merlin serait sauvé. Malheureusement l'accusation de Liart était accablante, les témoignages des officiers et des matelots d'une précision qui ne permettait pas d'acquitter les accusés; le ministre fit annoncer que le pourvoi en grâce était rejeté, attendu la nécessité de faire respecter la discipline par un exemple mémorable; l'heure du supplice sonna pour Merlin.

Le vieux maître se rendit d'un pas ferme à la chaloupe qui devait le conduire en rade; d'un pas ferme il passa de la chaloupe sur le ponton destiné à servir de théâtre de l'exécution, il exhortait ses

deux camarades à mourir avec fermeté. Il vit Pierre dans un bateau, et lui dit adieu de la main.

Puis une détonation se fit entendre, trois corps tombèrent à la mer, les marins qui avaient tiré, pleuraient.

Pierre ne pleura point.

Quand il rentra dans la salle de l'auberge, il trouva sa mère expirante; une heure après, il lui fermait les yeux.

Le soir même, M. Liart des Ardannes, capitaine de frégate, commandant de la corvette *la Claire*, partit en poste pour Paris.

A quelques jours de là, Pierre, en cos-

tume de voyage, entra au cimetière de Lorient et s'agenouilla sur une tombe où se lisaient les noms de Lebrave, de Merlin et de Mathurine.

Leurs corps étaient réunis dans la même terre, leurs âmes étaient sans doute réunies dans le même ciel.

Le fils de l'hôtesse pria longtemps, mais il n'osa point achever l'Oraison Dominicale, et ses lèvres ne prononcèrent pas ces sublimes paroles d'oubli : « — Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! »

Toutefois il n'osa pas non plus proférer une menace dans l'enceinte du saint lieu; mais quand il fut sur la grande route, il

dit enfin d'une voix sourde : « Je les vengerai !... »

Le sac au dos et un bâton blanc à la main, il se dirigeait sur le port de Brest.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'Hécla.

Dix heures du matin avaient sonné à l'horloge du port ; dix heures avaient été piquées à bord de tous les navires de la rade, un tourbillon d'épaisse fumée s'éle-

vait en colonne au-dessus du gros tuyau de *l'Hécla*, et cependant on n'achevait pas de lever l'ancre, on laissait perdre la vapeur, on attendait, car le commandant était encore à terre.

Il y a quelques années, le bâtiment chargé de la correspondance d'Afrique appareillait de Toulon pour Alger, tous les dimanches à dix heures précises. Depuis, ce service a été modifié sous plusieurs rapports, mais il doit suffire de rappeler ici comment les choses étaient ordonnées, lorsque revint le tour du vapeur de 160 chevaux *l'Hécla*, commandé par le capitaine Durocher, lieutenant de vaisseau.

Les passagers s'impatientaient; les officiers du bord se promenaient sur le pont avec insouciance; Nestor Laviolais, second

du bâtiment, s'occupait activement des préparatifs de départ.

Du dehors, on voyait quelques hommes suspendus au gréement ; les uns emmaillotaient les mâts dans de grosses pièces de toiles appelées *masques*, afin de les garantir du contact de la fumée ; d'autres au contraire, enlevaient aux voiles les blancs étuis dont on les recouvre au mouillage pour dissimuler leur teinte charbonneuse. Les canots étaient hissés à bord, les chauffeurs continuaient de chauffer, et la vapeur qui s'échappait en tonnant, se condensait dans l'air pour retomber en pluie menue sur le pont du navire. On fit l'appel général ; on donna connaissance aux soldats passagers des consignes du bord ; on les distribua en escouades pour les repas. Les effets et les colis furent emmaga-

sinés dans la cale ; les cordes mises en ordre, la chaîne nettoyée et jetée dans son puits : — c'est-à-dire que Nestor Laviolais en sa qualité de lieutenant chargé du détail, utilisa de son mieux les instants qu'on perdait. Mais, à la fin, il fut obligé d'imiter ses camarades, qui commençaient à se demander pourquoi le capitaine Durocher, si exact d'ordinaire, ne reparaissait point? C'était au moins singulier. Le commandant n'avait quitté le bord qu'à neuf heures et demie pour aller prendre les derniers ordres du préfet maritime; il avait dit en partant qu'il allait revenir ; il avait ajouté de *chauffer ferme;* quelle pouvait être la cause de son retard ?

Onze heures sonnèrent ; l'étonnement redoubla.

Débarrassé des soins matériels du service,

Nestor se fit présenter la liste des passagers de l'arrière ; mais on ne peut affirmer qu'il la lut jusqu'au bout, car il y trouva les noms de M. d'Héricourt, riche capitaliste parisien, de sa femme et de sa fille, mademoiselle Suzanne, jeune personne qu'il avait déja remarquée une heure auparavant.

Les devoirs de second, si compliqués qu'ils soient, n'empêchent pas de jeter un regard sur un visage frais et gracieux : les ordonnances de la marine n'en font pas un crime, même lorsqu'on est en appareillage ; et, d'ailleurs, deux grands yeux noirs fendus en amande, des sourcils purs et bien arqués, des lèvres roses, un teint velouté, un front blanc comme un lis, le tout encadré dans des bandeaux d'un brun chatoyant, plus une taille élancée,

une élégante toilette de voyage, une distinction pleine de simplicité, et enfin des pieds et des mains aristocratiques, seraient certainement des circonstances atténuantes pour un jeune enseigne de vaisseau.

Une piquante brunette provençale, qui portaït le joli nom de Paoletta, chiffonnait son tablier à quelques pas derrière madame d'Héricourt, dont elle était, depuis peu de jours, la femme de chambre. Nestor Laviolais n'avait pas plus de vingt-cinq ans. A cet âge, on a beau être un modèle de sagesse, de beaux yeux pétillants, un minois déluré, un mutin sourire de soubrette ne passent jamais inaperçus. Paoletta fut donc aussi remarquée, malgré la présence de Suzanne, dont la beauté délicate ne pouvait éclipser entièrement les charmes fort séduisants, sans contredit, de sa compagne de voyage.

Ce ne furent cependant ni les attraits des deux jeunes filles, ni l'opulent négligé de madame d'Héricourt, surchargé de bijoux jusqu'à l'excès, ni la tenue simple et digne de M. d'Héricourt, qui captivèrent tout-à-coup l'officier en second de *l'Hécla*, et qui lui firent abandonner l'étude de la liste des passagers, avec un empressement fort rare de sa part.

Nestor avait un extérieur froid et calme; il était calme et froid, du moins dans les circonstances ordinaires de la vie. Il ne s'échauffait que très-difficilement, il ne s'emportait jamais. D'une stature un peu au dessous de la moyenne et d'une apparence frêle, il jouissait néanmoins d'une complexion robuste. Sans être désagréable, sa figure n'était point de celles qui plaisent et attirent. Ses sourcils se rejoignaient sous

un front extrêmement bombé : ses yeux profondément enfoncés sous des arcades osseuses révélaient l'intelligence. Néanmoins, rien ne frappait en lui au premier abord, si ce n'est son extrême froideur. Ses manières, polies, étaient celles d'un homme qui n'a pas fréquenté le monde et se défie de lui-même. Toutefois, il était plutôt réservé que timide.

Parmi ses collègues, il passait pour instruit, capable et bon marin ; parmi ses chefs, pour un serviteur zélé ; parmi ses subalternes, pour un officier sévère. N'ayant ni fortune, ni protection, il ne comptait pas sur son mérite personnel pour avancer, mais bien sur sa carrière pour vivre honorablement. Il aimait d'ailleurs sa profession qu'il avait embrassée par goût et

sans se la figurer autre qu'elle ne l'est en effet.

Sous ce dernier rapport, Nestor était une exception, car les jeunes gens qui se destinent à la marine s'en font généralement un tableau très-différent de la réalité. Mais il était fils, petit-fils et neveu d'officiers de marine, retraités presque tous avec le grade de lieutenant de vaisseau, qui correspond à celui de capitaine dans l'armée de terre.

Sachant ainsi d'avance à quoi s'en tenir si Nestor Laviolais aimait la mer, c'était pour la mer elle-même, et non pour ces bords enchantés qu'on voit à quinze ans, avec les mêmes yeux que Christophe-Colomb lors de la découverte du Nouveau-Monde. La passion des voyages, et encore

moins l'épaulette d'amiral n'entrèrent pour rien dans sa vocation. Il était marin, *marin de cordes et de voiles*, aussi ne devait-il pas se soucier beaucoup de vapeur et de charbon. Mais son tour d'embarquement l'avait porté sur *l'Hécla*, le capitaine Durocher était un bon et loyal officier; Nestor servait sous ses ordres avec plaisir, et s'occupa de machines avec application : — Il n'avait pas le projet de débarquer avant son commandant.

Le jeune enseigne n'eut aucune peine à reconnaître dans la foule des passagers le groupe formé par la famille parisienne.

— C'est à monsieur d'Héricourt, dit-il que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, répondit le passager

qu'une importante opération appelait en Algérie.

— Je viens de voir votre nom sur le rôle d'embarquement, et je me félicite de l'heureux hasard qui vous fait prendre passage à notre bord. Je suis le meilleur ami d'Adrien de Merval, qui m'a cent fois parlé de vous et de votre famille.

— Alors, monsieur, répondit madame d'Héricourt, vous ne pouvez être que M. Nestor Laviolais.

— Précisément.

— Si M. de Merval vous a parlé de nous, reprit le père de famille, croyez que bien des fois aussi vous avez été le sujet de nos entretiens pendant son dernier

congé. Il nous a raconté toutes vos bontés pour lui...

— Oh ! monsieur, interrompit le lieutenant, pas de bontés, je vous en prie.... Nous sommes collègues, camarades, amis.

— Je vous demande pardon, monsieur Laviolais ; je ne retirerai pas mon expression. Adrien était entré à l'école par faveur ; il ne savait rien, vous l'avez formé, vous l'avez mis à même de passer un brillant examen de sortie ; il vous doit sa carrière et nous l'a dit bien souvent.

— Adrien n'a dû son succès qu'à son mérite et à son travail opiniâtre, répondit modestement Nestor ; mais s'il était permis de compter les services rendus de part

et d'autre, je serais fort en reste avec lui.

— On sait qu'il était plus fort, plus leste, plus agile que vous, dit M. d'Héricourt en souriant ; et comme vous étiez l'un des plus petits et des plus jeunes, il était votre défenseur.

— Adrien ne vous a pas dit qu'il m'a sauvé la vie à deux reprises différentes ! répliqua sérieusement Nestor.

— La vie ! s'écrièrent madame et mademoiselle d'Héricourt.

— La vie ! reprit le passager. Il ne s'agissait pourtant que de querelles de collége, de taquineries, d'enfantillages ; il est fort bien à lui de vous avoir préservé de quelques taloches, mais...

— La première fois, interrompit Nestor je me serais noyé dans la Charente, sans son courageux secours; la seconde, nous n'étions plus à Angoulème.

La conversation en était là quand accosta le canot du capitaine Durocher; le patron monta sur le pont et se dirigea vers le jeune enseigne :

— Lieutenant, dit-il, le préfet vous attend et veut vous parler tout de suite.

— Et le capitaine, l'avez-vous vu?

— Non, lieutenant! c'est un aide-de-camp de l'amiral, qui m'a fait pousser du quai pour venir vous prendre.

Nestor salua monsieur et madame d'Hé-

ricourt, descendit dans le canot, et se rendit immédiatement chez l'amiral, préfet maritime.

Cet incident provoqua une foule de commentaires. Officiers, maîtres, passagers et matelots se perdaient encore en suppositions, lorsque Laviolais reparut et prit le commandement.

On sut alors que le capitaine Durocher, après avoir reçu ses dépêches, était tombé dans la rue sous le coup d'une attaque d'apoplexie; les passants l'avaient transporté dans une maison voisine où de prompts secours lui furent prodigués; mais avant qu'il fût revenu à lui et qu'il eût fait prévenir l'autorité supérieure, plus d'une heure s'était écoulée. Enfin, le commandant de *l'Hécla* venait d'être transporté

à l'hôpital de la marine, et son jeune second avait reçu l'ordre d'appareiller sur-le-champ.

On acheva donc de lever l'ancre.

La vapeur qui s'échappait tout-à-l'heure en mugissant, et se mariait, blanche et transparente, au torrent de fumée noire vomi par la grosse cheminée, la vapeur est contenue ; la machine s'ébranle, les roues frappent la mer, et bientôt le navire s'éloigne en décrivant des courbes régulières autour des vaisseaux mouillés dans la rade.

Les dernières terres sont doublées. Une brise favorable ne tarde pas à se faire sentir ; les voiles se déploient et prêtent leurs concours à ce puissant moteur interne qui

est appelé à jouer un si grand rôle dans la future tactique navale.

Nestor Laviolais se trouvait subitement chargé d'une responsabilité nouvelle ; pour la première fois il commandait un bâtiment ; il se voyait revêtu d'une autorité presque absolue. Nul mieux que lui n'eût senti le poids des devoirs qui lui étaient imposés, mais il les acceptait avec une noble fierté, et se serait félicité d'avoir à les remplir, s'il avait pu oublier le triste accident arrivé au capitaine Durocher. Il se promit au moins de le remplacer dignement, commença par donner la route et régla le service.

Déjà la terre était hors de vue lorsqu'il rejoignit la famille d'Héricourt.

— Malgré son dangereux état, dit-il,

M. Durocher s'est souvenu de moi; son logement, ses domestiques et ses ustensiles de campagne sont à ma disposition, afin que je puisse le représenter à tous égards et faire pour lui les honneurs du bord. Ainsi j'ose espérer que vous voudrez bien prendre possession des cabines de mon appartement actuel, elles sont beaucoup plus commodes que celles où vous êtes entassés. Je vais aussi donner l'ordre de mettre votre couvert chez moi pendant la durée de notre petit voyage.

Cette proposition doublement hospitalière fut accueillie avec reconnaissance.

A l'exception d'un vieil officier supérieur qu'attendait un commandement de place en Algérie et dont on ne parle guère que pour mémoire, le capitaine de *l'Hécla* n'a-

vait point de passagers à sa table, tous les autres étant destinés à être les commensaux de l'état-major ou de la maistrance.

Le logement se composait, suivant l'usage d'un salon rectangulaire flanqué de quatre cabines dont deux destinées aux passagers de premier ordre ; les deux autres servaient de chambre à coucher et d'office au capitaine du bâtiment. Nestor donna au vieil officier supérieur celle de bâbord, et laissa les deux de tribord à la famille d'Héricourt, car, pour sa part, il garda sa chambre de second.

Il se tenait néanmoins dans le salon du capitaine ; et ce fut là qu'il se promit de reprendre la conversation interrompue par l'appareillage ; mais pendant la journée il ne prononça pas le nom d'Adrien de Mer-

val, il se contenta d'être plein de prevenances.

Le soir, la mer était assez belle ; et quoique la brise fût devenue fraîche, les mouvements de *l'Hécla* n'avaient rien de dur ni de saccadé ; M. d'Héricourt et sa famille n'éprouvaient point les atteintes du mal de mer. Nestor, qui les avait installés dans un logement spacieux, suffisamment aéré et fort éloigné de la machine, avait eu soin aussi de leur procurer autant que possible de salutaires distractions. Il avait parlé d'Alger avec détails, provoquant les questions et s'ingéniant à y répondre de manière à éveiller l'intérêt de ses hôtes ; il avait ouvert la carte marine et montrait la route que suivait l'*Hécla*.

Rien n'est plus agréable aux passagers

que l'explication de leur traversée. Les Baléares qu'on devait côtoyer avaient fourni le sujet d'une longue digression.

Plus tard, le jeune capitaine offrit aux dames des albums et des livres, tandis que M. d'Héricourt se mêlait à un groupe d'officiers de toutes armes qui dissertaient au pied du màt d'artimon.

Enfin, une heure après le coucher du soleil, quand on fut redescendu, — déjà une certaine intimité s'était établie comme il arrive toujours après une première journée de voyage, — Nestor, qui venait de faire servir le thé, ramena la conversation sur le compte d'Adrien de Merval.

Ce sujet était de nature à plaire à Suzanne.

L'on ne cachera pas que l'ami de Nestor occupait une place importante dans ses souvenirs. En arrivant à Toulon, elle s'était nécessairement rappelé son galant enseigne de vaisseau ; elle avait espéré qu'elle le reverrait. La rencontre de Laviolais imprima un mouvement nouveau à ses pensées, à ses rêveries, à sa curiosité ; le court entretien qu'on a lu piqua vivement son intérêt ; elle en attendit impatiemment la suite, plusieurs fois même elle l'appela par des allusions indirectes, et elle eût volontiers posé des questions plus précises, si les circonstances l'eussent permis.

Dès que Nestor eut nommé Adrien, un charmant sourire effleura ses lèvres,— tel, dirait un poète classique, tel le blond Zéphire caresse de l'aile les dons embaumés deFlore.

M. et madame d'Héricourt avaient trop à se louer de l'accueil du jeune capitaine pour rester en arrière. Ils parlèrent tour-à-tour avec éloges de son intime ami.

— Deux fois, à trois années d'intervalle, ils avaient eu, dirent-ils, le plaisir de le recevoir à Paris. C'était un cavalier charmant, d'un caractère aimable, d'un esprit fin et délié.

— C'est surtout un noble cœur! ajouta Nestor.

— Il est homme du monde, galant, empressé, d'une gaîté franche, d'une humeur toujours égale.

— Et de plus, madame, reprit encore le jeune capitaine de *L'Hécla*, un officier

loyal, un vrai marin, un ami dévoué, ce que nous appelons un *matelot*.

— Il vous donnait aussi ce titre, dit Suzanne en souriant, et nous assurait qu'il n'en savait pas de plus beau.

— Il avait raison, répliqua simplement Nestor.

On a déjà dit que le mot matelot signifie *ami* dans la langue des marins. C'est sans doute sur le gaillard d'avant que ce sens dérivé lui fut appliqué pour la première fois, mais depuis, il s'est naturalisé sur le gaillard d'arrière ; Adrien et Nestor étaient *matelots*.

De questions en questions, Nestor fut amené à raconter comment il était devenu le *matelot* d'Adrien de Merval.

— Lorsque nous entrâmes à l'école d'Angoulême, dit le jeune officier, les élèves arrivaient de toutes les extrémités de la France. Dès le premier soir, on se forma par groupes. Les Toulonnais se tenaient dans un coin, les Rochefortains et les Rochellais dans un autre; moi, j'étais parmi les Brestois. Mais Adrien venait de Paris, il ne connaissait personne. Il errait comme une âme en peine, cherchant une figure amie et n'en trouvant guère. Il finit par s'approcher de notre cercle breton, où il fit l'effet d'un intrus, mais pour ma part je me sentis attiré vers lui, je lui fis quelques avances, il en fut touché, notre liaison date de là. Bientôt les anciens sortirent de l'étude, les vexations traditionnelles commencèrent envers les *fistaux* ou conscrits dont nous faisions également partie. Déjà les caractères se dessinaient; les timi-

des supportaient la persécution sans se plaindre, les flatteurs s'empressaient de rechercher le patronnage de quelque ancien condisciple, les entêtés livraient bataille.

Je conseillai à mon nouveau camarade de ne pas opposer trop de résistance, car il me semblait déterminé à ne rien souffrir, et, s'adressant aux Bretons, il les encourageait à se former en peloton autour de lui. On sembla l'approuver d'abord, et même sa proposition lui valut les sympathies de plusieurs des nôtres ; mais dès que les anciens s'avancèrent, la plupart des fistaux rencontrèrent des protecteurs naturels dans des camarades d'enfance ou d'études. Nous fûmes abandonnés.

— Vous voyez bien, dis-je à Merval, qu'il y aurait folie à vouloir entrer en lice.

— Je n'engagerai pas la lutte, me répondit-il, je montrerai même que j'ai le caractère bien fait; mais tant pis pour le premier qui sortira des bornes de la plaisanterie.

Là-dessus on vint lui faire subir un interrogatoire ridicule; il y répondit de fort bonne grâce.

De mon côté, j'étais aussi berné par quelques braves qui, me trouvant le plus petit et le plus faible des fistaux, s'acharnaient impitoyablement sur moi. On me faisait tourner en me poussant par les épaules; on me donna un croc-en-jambe; on me jeta par terre.

Adrien, qui paraissait robuste et hardi, n'était pas attaqué si brutalement; mais

quand il vit que l'on faisait cercle autour de moi et que j'étais seul en butte aux mauvais traitements d'une bande d'anciens, il dit à ses questionneurs :

— Pardon, messieurs! je voudrais à mon tour vous demander pourquoi vingt d'entre vous s'acharnent ainsi sur ce petit conscrit ou *fistau*, comme vous nous appelez?

Des huées menaçantes furent l'unique réponse qu'il obtint :

— Ah! ah! s'écria-t-il alors nous allons voir!

Tout-à-coup il prend son élan, repousse deux ou trois anciens surpris de tant d'audace, et pénètre dans le cercle,

dont j'étais le jouet. Un grand lâche nommé Montoire s'amusait de ma fureur, il m'avait attaché les mains et mis dans la bouche une corde qu'il tirait cruellement aux risées d'une multitude stupide.

Adrien saute sur lui, le terrasse en un clin d'œil et lui donne un tel coup de poing au milieu du visage, que le sang jaillit de son nez et de sa bouche.

Il y eut un moment de rumeur et de stupéfaction parmi les anciens, Adrien en profita pour dire :

— J'ai patiemment accepté toutes les épreuves convenables, et cela d'après les conseils de Laviolais, mais c'est précisément contre lui qu'on s'acharne...

Il ne put achever; on l'attaquait en

masse. Vous concevez que malgré ma faiblesse, je le secondai de mon mieux. Plusieurs fistaux accoururent à notre aide. Nous étions douze ou quinze contre près de cent. Les pierres volent. Les anciens, armés de bâtons et de mille objets qu'ils avaient en leur pouvoir, se jettent en foule sur nous. Un Corse qui combattait dans nos rangs, tira son couteau et s'en servit cruellement.

Tout cela ne fait pas l'éloge de la tenue de l'école. Enfin cependant l'autorité accourut, on nous sépara, et l'on s'informa des causes de la querelle ; — mais avec une intelligence remarquable, on donna tort aux fistaux. Montoire fit publiquement un rapport d'après lequel je fus considéré comme une mauvaise tête et Merval comme un enragé batailleur ; on nous

mit en prison. Quant au Corse, il fut le soir même renvoyé d'Agoulême.

— Je reconnais bien là les mœurs des écoles militaires, dit M. d'Héricourt. Au régiment, j'ai entendu conter cent traits pareils. J'avais tort ce matin, mon cher monsieur Laviolais, je riais de ces taquineries d'enfants; eh mon Dieu! les enfants ne sont-ils point déjà presqu'aussi méchants que les hommes?...

— Ah! mon père! s'écria Suzanne.

— Plaise à Dieu, mon enfant, que mon opinion te paraisse toujours aussi exagérée.

— Nous étions bien jeunes alors, reprit

Nestor, et depuis, je dois le déclarer, la plupart de ces anciens dont je parle, sans excepter Montoire lui-même, sont devenus de bons officiers et d'excellents camarades.

— Vous êtes jeune encore, monsieur Laviolais, répliqua le passager; mais pour mon compte, je professe une fort triste manière de voir : je crois que la masse des hommes se gâtent en vieillissant. Avec l'âge, nos bons instincts s'affaiblissent. A vingt ans, on entre dans la vie, on est plein d'idées généreuses; l'expérience des hommes et des choses en dégoûte. A trente, on n'a plus d'enthousiasme. A quarante, on a rencontré cent occasions de cesser d'être honnête; la cupidité, l'ambition s'emparent de vous; les tentations se succèdent; arrive l'heure où l'on faiblit. C'est

l'histoire du chien qui porte à son cou le dîner de son maître :

> On lui fait voir qu'il n'est qu'un sot.
> Il n'a pas de peine à se rendre ;
> C'est bientôt le premier à prendre.

— Messieurs, dit madame d'Héricourt, nous voici à mille lieues du sujet.

— On vous mit donc en prison, ajouta Suzanne. Fûtes-vous du moins enfermés ensemble ?

— Oui, mademoiselle, et l'on comprend que notre première connaissance fit place à une véritable intimité. Adrien m'avoua qu'il avait été admis par faveur et sans posséder convenablement ses mathématiques élémentaires. Je lui promis de l'aider. Il mit de son côté à ma disposition

sa force physique, grâce à laquelle la plupart des anciens nous respectèrent. Nos persécuteurs, désormais en minorité, se fatiguèrent des rudes leçons que leur donna mon ami; bref, on nous laissa tranquilles. Ce fut l'été suivant, *à la baignade*, qu'Adrien me retira de l'eau au moment où j'allais me noyer; les adjudants n'avaient pas vu qu'entraîné par le courant, j'étais emporté hors de l'école de natation, mais lui s'en aperçut, et, au péril de la vie, il me ramena au bord.

Suzanne vivement intéressée, ne laissa point à son père le temps de prendre la parole :

— Ne nous avez-vous pas dit, s'écria-t-elle, que M. de Merval vous a sauvé une seconde fois ?

— J'allais en parler, reprit aussitôt Nestor. Nous embarquâmes ensemble sur une corvette d'instruction qui parcourut la Méditerranée pendant une année entière. A bord de ce bâtiment, l'on s'occupait surtout de la pratique du métier. On s'est beaucoup moqué de la création d'une école de marine à Angoulême, où l'on nous apprenait les mathématiques aussi bien qu'ailleurs, et l'on a toujours passé sous silence les corvettes qui furent pour nous d'excellentes écoles de navigation. Adrien était sans contredit le plus leste, le plus adroit de nous tous. Un jour, je m'étais aventuré sur le grand étai, cordage isolé que je pourrai vous montrer demain, et qui monte du pont à la tête du grand mât sous un angle fort aigu. Je grimpais à l'aide de mes pieds et de mes mains. Tout-à-coup je glisse, mes pieds manquent, je fais des

efforts inouïs pour me raccrocher; je n'y parvenais pas. J'appelle au secours. La mer était grosse, et les balancements du navire rendaient ma position d'autant plus périlleuse. Plusieurs matelots accourent, mais Adrien les devance, s'élance sur le cordage comme un écureuil, et arrive au moment où l'une de mes mains avait déjà lâché prise. On tremblait de nous voir. Il m'enlaça dans ses jambes, me raffermit, et quoique je le secondasse fort mal, il vint à bout de me ramener sain et sauf sur le pont.

Notre lieutenant, M. Rivelles, aujourd'hui capitaine de corvette, fut si heureux de ce succès, qu'il embrassa Merval en plein gaillard d'arrière; mais notre capitaine me mit aux arrêts, comme si je n'étais pas assez puni de ma maladresse.

Pendant ce récit rendu plus dramatique par l'énergique pantomime de Nestor, Suzanne était devenue tremblante. A la fin, elle respira librement.

— Mon Dieu ! dit-elle avec une chaleur involontaire, qu'il est brave !

— Adrien a fait ses preuves ailleurs en bien d'autres occasions, reprit Nestor ; mais toujours dans des circonstances *privées*, si l'on peut parler ainsi, et jamais dans des actions de guerre. Son courage est connu de tous ses camarades, sa générosité est mieux connue encore. Vous savez qu'il est riche ; combien de services il a rendus !

— Combien d'ennemis il doit avoir ! interrompit M. d'Héricourt.

— Je conviens que plusieurs de ses débiteurs l'évitent, dit Nestor en souriant. Mais il n'en est pas moins prompt à obliger. Je ne saurais lui en faire un reproche. Mieux vaut encore avoir des ennemis que de ne pas avoir d'amis du tout. Adrien n'est ni froid, ni égoïste. S'il a un défaut, c'est trop d'ardeur, trop de vivacité, allant parfois jusqu'à l'emportement. L'injustice l'indigne et le révolte; j'en ai de nouvelles preuves dans ses dernières lettres.

Adrien de Merval, après avoir passé l'hiver en congé à Paris, était revenu au port de Toulon, dans l'espoir d'embarquer avec Nestor sur *L'Hécla*, mais toutes les places étaient prises; il fit inutilement ses efforts pour permuter avec un officier appelé Fortanet qui ne voulut jamais con-

sentir à lui céder son poste. La frégate *la Gorgone* arriva du Levant peu de temps après, son état-major devait être renouvelé ; Adrien fut désigné pour y embarquer. Pendant que Nestor était en Algérie, elle reprit armement et appareilla bientôt après sous les ordres de M. Liart des Ardannes, capitaine de vaisseau, ayant à bord, en qualité d'officier de choix, ce même Montoire dont on a parlé plus haut.

L'absence de la frégate ne dura que trois ou quatre mois ; à son retour *L'Hécla* était encore en cours de voyage ; les deux amis se croisèrent ainsi de nouveau, car *la Gorgone* mit sous voile avant que le vapeur fut revenu à Toulon.

La famille d'Héricourt savait déjà tout

cela, mais elle ignorait que, dans ses lettres à Nestor, Adrien dépeignait sous les plus tristes couleurs *la Gorgone*, son état-major et surtout son commandant. C'était à quoi le jeune capitaine venait faire allusion ; il devint bientôt plus explicite, et il analysait encore la correspondance confidentielle de son ami, quand un mouvement inusité se fit entendre sur le pont.

— Capitaine, dit un mousse en entrant, on aperçoit dans le sud-est comme un grand feu, l'officier de quart m'envoie vous en prévenir.

— A quelle distance?

— Loin, très-loin, capitaine; on ne sait pas encore ce que c'est.

— Je vous demande pardon de vous

quitter si brusquement, dit aussitôt à ses hôtes le jeune officier, mais voici un incident qui peut être grave, quoique parfois un simple météore donne des reflets rougeâtres à l'horizon.

Il était déjà onze heures du soir, car on avait longuement parlé de *la Gorgone*, du commandant Liart des Ardannes et surtout d'Adrien de Merval. Les louanges données à ce dernier firent cependant paraître la veillée bien courte à Suzanne. Madame d'Héricourt n'avait pu s'empêcher de songer aux prévenance de l'enseigne pour sa fille, et s'était adroitement informée de la fortune et des espérances d'avenir d'Adrien. Nestor répondit clairement que son ami jouissait de dix à douze mille livres de rente, et qu'il était en outre le futur héritier de plusieurs pa-

rents très-riches, haut placés et fort en crédit.

— Un jour viendra, je l'espère, avait-il ajouté, où Merval sera nommé officier supérieur; alors il commandera quelque beau navire à voile, et moi, je naviguerai sous ses ordres, car il y aura toujours à son bord une place pour son vieil ami.

Malgré l'heure avancée, M. d'Héricourt et sa famille voulurent suivre sur le pont Nestor qui, muni de sa longue-vue de nuit, examinait attentivement la mer.

Une vive lueur se réflétait dans les nuages; une teinte orangée était répandue sur le ciel; cependant on ne voyait encore ni le corps, ni la mâture d'un navire en feu, ni flammes, ni fumée.

— Gouvernons droit au sud-est, dit Nestor à l'officier de service, et faites mettre dehors toute la toile possible.

Le vent venait droit de l'arrière; *L'Hécla* se chargea de voiles; en même temps le mécanicien reçut ordre de chauffer à toute vapeur, et le navire s'élança rapidement dans la direction indiquée.

A son arrière, sur la mer, on remarquait trois lignes brillantes d'écume et de phosphore, parallèles d'abord, mais bientôt divergeant et laissant après elle de longues lames qui caracolaient, bondissaient et mouraient pour faire place aux vagues soulevées par le vent de nord-ouest.

Sur l'avant, aux confins de l'horizon, la clarté semblait grandir. Quelques coups

de canon se firent entendre : c'étaient évidemment des signaux de détresse.

Enfin, on distingua clairement un grand navire qui, semblable à un volcan, vomissait des torrents de flammes. Les mâts se détachaient en noir sur un fond éclatant ; des gerbes d'étincelles pétillaient autour du foyer principal de l'incendie, et si l'on n'avait su que la vie d'un grand nombre d'hommes était en péril, on se serait volontiers arrêté à contempler ce magnifique spectacle dont les plus beaux feux d'artifice donnent à peine une idée.

Déjà les cordages goudronnés s'illuminaient à leur tour. Mais à mesure qu'on approchait, l'effet de lumière changeait complètement, le ciel paraissait plus sombre, et l'on voyait la flamme, comme les

langues ardentes d'un dragon, s'agiter à travers un épais tourbillon de fumée rouge et bleue à sa base, noire plus haut, grisâtre enfin lorsqu'elle se perdait dans le nuages.

Nestor faisait faire le branle-bas d'incendie et veillait à tout.

Les deux pompes dont, par un heureux concours de circonstances, on disposait à bord du vapeur, furent mises en état de porter secours. Les soldats passagers reçurent à l'avance des postes aux bringuebales et furent placés sous la surveillance du maître et des quartiers-maîtres calfats, qui sont les pompiers du bord. Les officiers de cavalerie et d'infanterie se conformèrent avec zèle aux instructions du simple enseigne de vaisseau, capitaine par intérim, qui les invitait à maintenir le bon ordre dans

leurs troupes. Les officiers du navire rivalisaient de zèle avec eux. Le troisième enseigne, nommé Fortanet, commandait un peloton d'abordage, composé de matelots munis de haches, de seaux et de tous les ustensiles nécessaires en pareil cas.

Tout était prêt, en un mot, au moment où l'on s'écria simultanément, à l'avant et à l'arrière :

— Frégate française !

Le navire enflammé avait ses couleurs en berne, et tirait le canon d'alarme.

Il s'agissait, à présent, de s'approcher avec précaution de la fournaise flottante, où l'on commençait à voir un équipage aux prises avec le plus terrible des éléments.

A bord de la frégate, le son du sifflet, les grondements du porte-voix, les craquements de l'incendie, les mugissements des bestiaux, se mêlaient à mille autres bruits sinistres. Jusqu'au haut des mâts, des hommes que les flammes environnaient étaient occupés, ceux-ci à serrer les dernières voiles, ceux-là à couper les cordes rongées par le feu. Des serpenteaux embrasés tombaient à la mer. Les trois canots aristocratiques, ordinairement pendus à l'arrière, étaient à flot; mais la chaloupe, le grand canot, le canot moyen et tous les autres de rangs inférieur étaient dévorés par le feu qui sortait du grand panneau où ces embarcations, emboitées les unes dans les autres, sont placées en cours de voyage.

Un religieux silence régnait à bord de *L'Hécla.*

— Équipage et passagers, dit Nestor à haute voix, j'espère que chacun fera son devoir. Les marins en péril sont des compatriotes, que ce soit un motif de plus pour redoubler d'ardeur. Pas de désordre. Je préviens les soldats en particulier qu'il importe d'agir sans crier, sans parler, et d'obéir aux gestes de leurs chefs. Tout-à-l'heure la vapeur qu'il faudra lâcher couvrira ma voix. Que les sous-officiers aient l'œil sur moi, c'est indispensable! Soldats et matelots, il est inutile d'ajouter que je compte sur votre courage!

Cette courte allocution, prononcée d'une ton ferme, produisit le meilleur effet.

— Voici un petit gaillard qui m'a l'air d'entendre son affaire quoiqu'il ne paye pas de mine, murmura entre ses dents

une moustache grise de chasseurs d'Afrique.

— Vous n'avez pas tort, brigadier, répondit le maître d'équipage de *L'Hécla*. On peut être calme; ce qu'il faudra faire, il le commandera, foi de matelot!

—Très-bien! parfaitement! dit M. d'Héricourt en prenant la main de Nestor Laviolais. Adrien ne nous a pas trompés en faisant votre éloge.

Madame d'Héricourt, Suzanne, et Paoletta qui venait de les rejoindre, contemplaient avec effroi le navire embrasé dont on approchait à pas de géant.

La frégate sans voiles se trouvait en travers au vent qui avait considérablement

fraîchi depuis le coucher du soleil ; la flamme s'était déjà fait jour par les sabords de la batterie ; elle s'élançait et se tordait en l'air de la manière la plus menaçante ; elle rejoignait les flots de feu et de fumée vomis par le grand panneau.

Quand on ne fut plus qu'à portée de canon, Nestor donna l'ordre de serrer aussi les voiles de *L'Hécla.*

Deux minutes après, le vapeur décrivit habilement la courbe nécessaire pour venir se placer par la hanche du vent de la frégate, dont le commandant se tenait sur le banc de quart, ayant à ses côtés l'officier de manœuvre.

Nestor reconnut en eux le capitaine de vaisseau Liart des Ardannes et l'enseigne Achille Montoire.

La frégate était donc *la Gorgone* sur laquelle Adrien de Merval était embarqué, mais le jeune capitaine de *L'Hécla* se garda bien de faire part de sa découverte à la famille d'Héricourt.

Il savait qu'Adrien aimait Suzanne ; — l'on a pu remarquer avec quel soin il s'était efforcé d'intéresser la jeune fille aux belles actions, à la bravoure, à la générosité de *son matelot*, pour parler son langage. Suzanne s'était évidemment complue à ces récits ; aimait-elle Merval? Nestor le crut au moins. Aussi, dissimulant ses propres inquiétudes, il ne nomma point *la Gorgone*, et continua de l'appeler simplement *la frégate*.

Le pavillon et la flamme du vapeur furent arborés ; les pompes, essayées au préa-

lable, étaient en état de jouer parfaitement. Jusque dans les moindres détails, tout était prévu et préparé, lorsqu'arrivé au point convenable, le jeune capitaine commanda :

— Stope !

— Retenez un peu la vapeur, ajouta-t-il, afin que j'aie le temps de prendre les ordres du commandant.

Puis il hêla *la Gorgone* en criant :

— Ho ! de la frégate ! ho !

II.

Holà !

La Gorgone était une alerte frégate de quarante-quatre canons. On sait qu'elle reprit armement pendant un des voyages de *L'Hécla*, mais précisément ce voyage se prolongea bien au-delà des prévisions de

Nestor et d'Adrien. Les deux amis s'étaient dit *au revoir* sur le quai de Toulon, avec l'espérance de se retrouver bientôt; ils se trompaient. Le vapeur du capitaine Durocher fut retenu par le gouverneur, en remplacement d'un autre navire qu'on renvoyait en France pour cause d'avaries. Ainsi, au lieu de continuer ses navigations sur la grande ligne, *L'Hécla* fut employé au transport des dépêches d'Alger à Bone et à Oran.

C'était là un contre-temps désagréable dont Nestor se hâta d'informer Adrien; Adrien répondit par la nouvelle de son embarquement sur *la Gorgone*.

Quinze jours après, la frégate était en rade, prête à mettre sous voiles; le commandant arriva de Paris, passa l'inspec-

tion générale de son bord et ne tarda point à appareiller. Nestor reçut à Alger une seconde lettre fréquemment interrompue, puis reprise, puis suspendue, puis continuée de nouveau; elle était datée de distance en distance, tantôt de la mer, tantôt d'une des rades où la frégate apparut successivement. Des feuilles supplémentaires intercalées venaient compléter certains sujets inachevés d'abord. Merval débutait en ces termes :

« Tu connais de réputation le fameux Liart des Ardannes, j'ai été au moment de me faire mettre à l'hôpital le jour de son apparition, un scrupule m'a retenu. J'ai pensé qu'un pauvre diable, moins en état que moi de donner sa démission, serait forcé de marcher si je m'esquivais. Du reste il faut suivre sa destinée, et après tout on

exagère peut-être la tyrannie systématique de notre commandant. Il y a beaucoup de capitaines que les paresseux ou les ignares représentent sous un jour déplorable ; puis on voit à l'essai qu'en servant bien, on vit parfaitement sous leurs ordres. Je ferai l'expérience de celui-ci, et plus tard, s'il y a lieu, je prendrai un parti définitif.

« Cependant, quatre ou cinq de nos collègues ont tout d'abord paré la botte ; l'un a demandé un congé pour affaires de famille ; un autre s'est découvert des rhumatismes et s'est fait envoyer aux eaux par le conseil de santé de Toulon. *Vulpes*, comme nous l'avions surnommé à l'école de marine, était des nôtres et ne s'en plaignait pas. Tout-à-coup il vient d'être appelé à Paris par dépêche ministérielle ; il

est allé dire au commandant qu'il était bien au regret de quitter la frégate, a protesté de son zèle et a feint de déplorer l'ordre subit que son oncle le député lui aura sans doute fait obtenir. Hier soir, il prit la malle-poste, et il roule à l'heure qu'il est. Bref, chacun se *débrouille*, pour me servir, moi aussi, de l'expression égoïste qui justifie toutes les intrigues de la marine. *La Gorgone* est une franche navette, un va-et-vient de figures nouvelles. Le capitaine de corvette Rivelles, Montoire l'officier de choix et moi, sommes les seuls dont l'embarquement remonte au jour d'armement. Il s'ensuit que notre état-major ne ressemble encore à rien, le préfet a témoigné son mécontentement de tant de mutations, et l'on assure qu'à la dernière conférence, il a sévèrement admonesté Liart à ce sujet.

« Pour ma part, j'étudie notre *pacha* et

n'articule encore aucun grief un peu grave. Il a au moins le mérite d'être extrêmement poli. On prétend à la vérité que ces formes recouvrent une impertinence calculée ; nous verrons ! En attendant, je suis bien déterminé à ne pas me laisser manquer, et dussé-je remuer ciel et terre, je ne souffrirai pas qu'il me fasse le moindre affront. On jase beaucoup au café de la Marine, on rapporte de lui des traits incroyables, mais toujours par ouï-dire, car c'est la première fois qu'il prend un commandement à Toulon ; tous ses anciens officiers naviguent dans l'Océan.

« Le capitaine de corvette est l'excellent père Rivelles, que nous avions pour lieutenant pendant notre campagne d'instruction ; — celui qui m'embrassa si tendrement le jour où je t'aidai à descendre

du grand étai, j'en ris encore quand j'y songe. C'est toujours la même pâte d'homme; ses qualités et ses défauts me paraissent seulement avoir décuplé avec l'âge. Il a une peur inimaginable du commandant, qui le ferait passer par le trou d'une aiguille. N'osant rien prendre sur lui, poussant la subordination jusqu'à ses dernières limites, il est en matière de discipline d'une extrême timidité, mais il n'a pas cessé d'être marin, et ma foi! sans lui rien ne marcherait à bord.

« Pour unique lieutenant de vaisseau, car le lieutenant de vaisseau est rare sur la place, nous avons le célèbre Phylon-Binôme, vrai brise-raison bourré de chiffres; il a posé une formule pour se consoler d'être embarqué sous Liart, et ne me sera pas de grande ressource.

« Je marche immédiatement après lui.

« Madec, officier breton provenant des sous-officiers, arrivant du port de Saint-Servan, et que personne ne connaît ici, vient après moi. Il n'est embarqué que d'hier, en remplacement de *Vulpes*, m'a semblé taciturne, a de trente à trente-cinq ans et cinq pieds cinq pouces. Voilà tout ce que je t'en dirai.

« Enfin, Montoire, notre ancien à l'école et maintenant notre cadet, attendu ses nombreux examens manqués, est le quatrième et dernier officier du bord. M. Liart des Ardannes l'a pris au choix, je n'en aurais pas fait autant. Montoire pourtant a bien changé à son avantage. Beau garçon, bien taillé, il ne manque pas d'un certain esprit de salon, se vante de chanter la ro-

mance avec *chic*, et a dû faire, pendant l'hiver dernier, les délices de Moulins, sa patrie. Au demeurant, il a un parfum de fatuité qui me déplaît; et je n'aime pas que, sur la réputation de Liart, il soit allé solliciter un embarquement que tant d'autres évitent comme la peste. Il m'a fait quelques avances, j'y ai froidement répondu.

« Phylon vit dans ses x; Madec se tient à l'écart, autant qu'on peut en juger : le docteur est un Toulonnais de quarante à quarante cinq ans, qui s'occupe de notre gamelle avec un zèle infatigable; le commissaire, diplomate assez impénétrable, est toujours à terre pour affaire de service. Provisoirement, je suis sans camarade ici. Je t'écrirai souvent.

« Ah! mon vieux matelot, que tout ceci

ressemble peu à nos projets du mois de mars! Tu me ménageais, disais-tu, une place sur *L'Hécla*; nous aurions repris nos bonnes et cordiales causeries d'autrefois. Pourquoi es tu parti sitôt! pourquoi *L'Hécla* est-il retenu en Algérie! pourquoi, surtout, ton diable de Fortanet s'est-il entêté à rester embarqué! »

. . . .

» En mer.

« Le caractère de l'homme se révèle de jour en jour; notre bord devient un enfer flottant; pas d'union entre les officiers. On se défie les uns des autres. Un fait constant, c'est qu'on ne peut plus dire un mot sans que le commandant en soit aussitôt instruit.

« Un joug de fer pèse sur nous, mais personne n'ose se plaindre.

« Le capitaine de corvette est certainement le plus malheureux de tous. Sans aucun égard pour ses bons et loyaux services, Liart le malmène à chaque instant.

« Phylon reste insouciant. Le commandant, avec cette rare impertinence qui lui est propre, et malgré cette politesse dont je te parlais, mais dont il faut beaucoup rabattre, apostrophe sur le pont, en présence de tout l'équipage, notre pacifique calculateur.

« Brutalement mis aux arrêts à plusieurs reprises, Phylon-Binôme a supputé le nombre de jours, d'heures, de minutes et de secondes qu'il doit passer à bord, il en

a retranché le temps des repas du commandant, de son sommeil et de ses promenades à terre; il a basé le reste du calcul sur une série de probabilités et a fini par conclure que pendant plus des trois quarts de la campagne, il serait à l'abri de la tyrannie de Liart. Un matin, il est entré dans ma chambre, m'a montré son résultat, et a dit en riant :

« — Vous voyez, mon cher, que, compte fait, chacun de nous *égale* pourtant les trois quarts d'un homme libre, même en négligeant quelques sous-fractions qui seraient en notre faveur. C'est mathématico-philosophique! Moi, d'abord, j'ai encore aujourd'hui 75 mois 5 jours à rester au service, c'est-à-dire, eu égard aux deux années bissextiles, 2,228 jours, j'en passerai bien la moitié à terre sans embar-

quement, soit donc 1,114 jours dont j'ai fait une table ; chaque soir, j'efface un chiffre, cela me console de tout. En résumé, voici une dernière formule : — Du plus mauvais commandant (= Liart), au meilleur (= N), la différence n'est pas même comme de 1 3/4 à 2, c'est-à-dire un huitième ; car bien certainement j'aime mieux servir 175 jours sous Liart que 200 sous N, quelque valeur que vous accordiez à cette dernière quantité.

» — Ma foi ! répondis-je, ce n'est pas mon sentiment. Je ne déteste point le métier, mais bien ceux de nos chefs qui le rendent détestable. J'ai fait une campagne autour du monde à bord de *la Glorieuse* avec mon ami Laviolais, sous les ordres du capitaine Dubreuil ; c'était le paradis que notre navire !

» — Flottait-il? m'a demandé Phylon très-sérieusement.

» — Sans doute.

» — Ah! il perdait bien réellement une quantité de son poids égale au poids du volume d'eau déplacé?

» — Vous le savez mieux que moi.

» — Eh! bien, en ce cas, je changerais volontiers votre paradis pour la moindre bastide située en terre ferme. Oui, oui, dans 2,228 jours, ou mieux dans 2,227 jours 12 heures et 30 minutes, dit-il en me montrant qu'il était onze heures et demie, ou réduisant le tout, dans trois millions cent quatre-vingt-quinze mille six cent trente minutes; je dirai même à pré-

sent : six cent vingt-neuf, j'aurai droit à ma retraite!

» Il me donnait envie de rire;

» Après un instant de silence :

» — C'est long! c'est bien long! trois millions cent quatre-vingt-treize mille six cent vingt-huit minutes; mais, vous le voyez, une à une elles s'écoulent. Plus tard je voudrai pouvoir les retenir, mais j'ai calculé que la vie moyenne d'un homme de ma constitution, arrivé à mon âge sans infirmités est de...

» Je l'interrompis :

» — Admettons, s'il vous plaît, que vous soyez établi dans votre bastide.

» — Attention! mon cher Merval, j'ai dit bastide, il y a trois minutes quarante-cinq secondes, mais par hypothèse; or, une hypothèse n'est pas un fait : une hypothèse sert très-bien de point d'appui à un raisonnement, à une démonstration même; toutefois...

» — Ne continuez pas, je vous entends.

» — Où comptez-vous vous fixer?

» — A Paris, dans le quartier de l'Observatoire. — Tel que vous me voyez, je suis déjà membre correspondant du bureau des longitudes. Eh! bien, j'ai l'ambition d'arriver à quelque chose de mieux.

» — Que voudriez-vous faire?

» — Des tables! mon cher, des tables!

vous ne savez peut-être pas que j'ai gagné trois primes de cinq cents francs chacune, ci 1,500 francs, pour erreurs relevées dans des tables de logarithmes. — et je suis sur le point d'en découvrir une quatrième beaucoup plus importante. Si le pacha ne nous faisait pas appeler à tous moments, ce qui m'oblige à recommencer sans cesse les mêmes opérations, il y a cent dix-neuf à parier contre un que ce serait trouvé.

» Cet homme applique le calcul des probabilités à tout ; il a été mis trois fois aux arrêts en soixante et quelques jours. — Après avoir fait entrer en ligne de comptes mille circonstances puériles qu'il prétend assujettir aux lois de l'algèbre et aux règles de l'arithmétique ; — il a conclu qu'il jouirait en somme, durant le cours de la campagne, d'un certain nombre d'heures de

repos sans dérangements. Partant de là, il les destine à un grand travail qui l'occupe beaucoup plus que les caprices du commandant.

» — Voilà une heureuse monomanie; les sarcasmes même ne l'atteignent pas. Cependant, l'autre jour, M. Liart qui lui refusait un canot pour descendre à terre, l'ayant traité en ricanant *d'homme aux trois quarts libre*, sa figure s'est rembrunie.

» — Trois quarts! trois quarts! a-t-il dit entre ses dents; bien certainement le commandant n'a point calculé cela. J'avais bien négligé les fractions de fractions, mais ce n'est pas un motif.

» — J'étais auprès de lui en ce moment, il me vit et bientôt ses traits exprimèrent une sorte de colère assez réjouissante.

» — Je vous croyais incapable de cela ! me dit-il, c'est très-mal, monsieur, c'est indigne d'un officier !

» Je tombai des nues.

» — Quoi ! qu'ai-je fait ? lui dis-je sans me fâcher, car je n'y comprenais rien, et puis, qui pourrait en vouloir sérieusement à Phylon-Bynôme?

» — Vous m'avez trahi, monsieur, vous avez rapporté au commandant le résultat de mes calculs. Je vous avais dit que vous, moi, chacun de nous : *a* ou *b*, *x* ou *y* *égale* 3|4 d'homme libre, vous m'avez dénoncé. Votre conduite est inqualifiable.

» J'eus beau protester de mon innocence, il m'en veut depuis lors et ne me parle

plus. On ne fait pas entendre raison à un maniaque, j'ai cru sage et convenable de ne pas relever les termes dont il s'est servi.

» Mais un semblable état d'hostilité règne entre presque tous les autres membres de l'état-major, et c'est plus fâcheux.

» Je me serais volontiers rapproché de Madec, qui est homme d'énergie, mais il n'a pas répondu à mes avances, et je me suis lassé bien vite.

» Quant à Montoire, je le soupçonne d'être, pour trancher le mot, *l'espion du commandant.* Je n'ai pas de preuves, il est vrai, mais une fois par hasard, je lui parlai de ma fortune et de la faculté que j'ai de donner ma démission. Le surlende-

main, étant de quart, à propos d'une niaiserie, le commandant me fait une scène, je réponds assez vivement, j'étais vexé.

» — Monsieur de Merval, reprit Liart avec un de ces mielleux sourires qui sont incrustés sur ses lèvres en lames de rasoir, monsieur de Merval, vous êtes gentilhomme, vous avez des protections, de la fortune, de belles espérances d'avenir, n'est-il pas vrai? Vous êtes un officier très-précieux pour le corps royal de la marine! Mais enfin, vous conviendrez que tout cela n'autorise point à traiter du haut de sa grandeur les vétilles du service. Les coups de balais, les fourbissages vous ennuient! Et vous pouvez *donner votre démission sans compromettre votre pain quotidien*!..... Et vous n'êtes pas *attaché à la glèbe comme un serf*!.. Ah! ah! ah!..

» Sans achever sa phrase, qu'il avait affecté d'articuler lentement, il me tourna les talons... Voilà de ses moindres impolitesses..... mais, chose étrange! il s'était textuellement servi des mêmes expressions que j'avais employées en parlant à Montoire. N'ai-je point le droit de me défier de notre Adonis de Moulins? Provisoirement je le tiens à hauteur de repoussoir.

» Depuis que nous sommes au large, je n'ai pas eu de peine à porter un jugement sur notre docteur, assez bonne pâte d'homme qui sait probablement son affaire, mais qui est père de famille et conséquemment *capable de tout.*

» Un certificat de maladie délivré par complaisance à l'un de nos élèves qui a débarqué peu après l'armement, lui valut

une chasse foudroyante de Liart. L'infortuné *médical* n'est pas encore remis de sa terreur ; il croit avoir fait péricliter la pitance de sa progéniture ; aussi maintenant, si le tyran en témoignait le moindre désir il signerait des deux mains qu'un nègre est blanc, ou qu'un mort est vif.

» Le père Rivelles a au moins conservé le droit de risquer quelques timides observations, le docteur Blaye est pieds et poings liés à la merci du maître. Au coup de sonnette il accourt pour faire sa partie de tric-trac, et se garde de gagner trois fois de suite. Le Liart charme aussi ses loisirs de la même manière, soit avec le capitaine de corvette, soit avec Montoire.

» Notre commissaire est un homme beaucoup plus difficile à pénétrer que les précé-

dents. Il se nomme Gerbier. Adroit à l'excès, prudent, diplomate, et ménageant chacun avec un art merveilleux, il m'étonne par son tact, il me fatigue par sa finesse. Il cause volontiers avec le commandant et ne se plaint jamais. Il observe, il fait une étude des moindres symptômes de satisfaction ou de mécontentement qu'il remarque en Liart. Il vise au rôle de bon enfant, mais il m'inspire une défiance invincible.

» Tout cela n'est point vivre. Il faut être en garde contre son ombre, et je crains de parler en rêvant car j'ai parfois des cauchemars affreux. Il me semble que Liart me brûle à petit feu ou m'assassine à coups d'épingle, toujours avec une exquise politesse.

» Car, notre tyran est bien le plus éton-

nant mélange d'impertinence et d'urbanité que l'on puisse rencontrer dans les cinq parties du monde. A mon égard, du moins, il n'est jamais sorti des limites rigoureuses d'un certain savoir-vivre; mais j'aimerais mieux un franc brutal.

» Te rappelles-tu notre vieux commandant Dubreuil, dur à cuire, grognon, rude, à qui parfois échappaient des trivialités fort désagréables. Après le quart, on descendait chez lui, on lui témoignait son mécontentement :

» — Eh ! parbleu ! mon cher, disait-il, on ne manœuvre pas ainsi, que diable !.. Il y aurait de quoi faire perdre patience à un ange, et je ne suis pas un chérubin ; mais enfin, j'ai eu tort, n'en parlons plus, venez dîner avec moi et ne vous piquez pas mal à propos.

» En dînant, si l'on ne méritait pas les reproches qu'il vous avait faits, on le lui expliquait sans gêne, et il se rendait pour le fond comme pour la forme. Voilà ce qui t'arriva au sujet de ces trois boute-hors de bonnettes qui cassèrent pendant le quart par la maladresse d'un conscrit.

» Ici, bien entendu, tout se passe de la manière exactement opposée, on est condamné sans appel; on ne vous traite pas *d'imbécille*, mais on vous envoie au *bloc* la plupart du temps à tort, attendu qu'en fin de comptes, Liart des Ardannes est marin comme ma petite cousine. »

La lettre d'Adrien ou plutôt son journal de campagne adressé à Nestor était interrompu à ces mots; mais ce n'était encore qu'une esquisse qu'il eût tout le

loisir de compléter en trois mois de courses sur les côtes d'Espagne, d'Italie et de Sardaigne.

De nombreuses anecdotes venaient à l'appui des opinions du jeune enseigne qui reprenait *ab irato*, en date de Barcelone :

» Désormais je fermerai tout à clé, et la clé ne sortira pas de mon gousset. Il me semble que pendant ma garde on a touché au commencement de cette lettre. J'ai interrogé mon domestique, un honnête conscrit alsacien nommé Schneider, il m'a juré qu'il n'aurait jamais osé ouvrir mon bureau sans mon ordre, et que, du reste, il n'est pas même entré dans la chambre durant mon absence. Je le crois. Et puis je me trompe peut-être ! Mais quand on se sait espionné, on croit voir des espions

partout. Bref, j'ai mis un cadenas à secret au tiroir dans lequel je serre mes papiers, je ferme en outre le secrétaire, et je charge mon confident de veiller un peu sur la porte de ma chambre.

» Malheur à celui que je prendrai en flagrant délit chez moi! si c'est un égal, je le soufflette! si c'est un inférieur, je l'assomme!

» J'ai fait à cet égard ma profession de foi en plein carré, pour que personne n'en ignorât; bien entendu, mon cher Nestor, j'y ai mis les formes convenables entre officiers.

» Le tableau de notre frégate est toujours fort peu séduisant : les élèves et les seconds chirurgiens ne sont pas plus heu-

reux que nous, bien qu'ils aient pour chefs immédiats deux excellentes créatures comme le père Rivelles et le docteur Blaye; mais l'influence du tigre se fait sentir, — et ils souffrent.

» Les maîtres d'équipage, de timonnerie, de canonnage et compagnie, bons et honnêtes serviteurs en général, ne sont pas dans une position moins pénible. Seulement ils attribuent encore assez volontiers au débonnaire capitaine de corvette la majeure partie des vexations qu'ils subissent, ils reconnaîtront leur erreur avant longtemps.

» Le seul d'entre eux qui ait l'air satisfait de son sort est le capitaine d'armes, adjudant d'infanterie de marine embarqué sur la demande du commandant. Je

crois même qu'il a sollicité son ordre de destination.

» C'est, du reste, un capitaine d'armes modèle, ne dormant jamais et sachant tout ce qui se passe dans l'équipage. Il semble avoir été créé et mis au monde tout exprès pour Liart. On croirait, en vérité, qu'il lutte d'atrocités avec lui. L'air de ce sous-officier m'inspire un sentiment de répulsion et de dégoût. S'il est naturellement cruel, s'il jouit de ses barbaries, s'il ressent du plaisir à torturer l'équipage, il est sans contredit bien odieux; mais je crois qu'il agit par l'unique désir de flatter bassement Liart... C'est mille fois plus infâme!..

» Inutile d'ajouter que les matelots nous ont tous en horreur; pour eux, les puni-

tions succèdent sans trêve aux punitions les plus arbitraires et les corvées aux corvées. Jamais on ne leur permet de descendre à terre, pas même quand nous sommes en France. Les éléments de mécontentement augmentent à vue d'œil ; les fautes d'indiscipline sont vingt fois plus fréquentes qu'ailleurs ; il ne se passe pas quinze jours sans que le conseil de justice s'assemble, et enfin le commandant ne commue aucune des peines infligées.

» On a déjà donné la cale à six hommes, dont cinq excellents gabiers ; on a légalement distribué plus de cent coups de garcette ; mais Liart commence à se passer du conseil. Pas plus tard qu'hier, il a fait attacher à l'échelle et frapper de douze coups un certain Caboche, quartier-maître de charpentage, dont le délit consistait

à n'être pas monté sur le pont au coup de sifflet *d'en haut tout le monde.*

» Voici comment la chose s'est passée :

» Habituellement, à ce signal, les ouvriers ne bougeaient point ; or, le commandant s'est imaginé de faire faire l'appel général, tous les charpentiers y manquaient. Il les a envoyé chercher, et une fois qu'ils ont été devant lui, il a donné l'ordre de les mettre aux fers pour trois jours.

» Le capitaine Rivelles s'est, à la vérité, permis une simple observation ; Liart lui a imposé silence en plein gaillard d'arrière.

» Caboche alors est sorti des rangs :

» — Commandant, a-t-il dit, sauf votre

respect, depuis le commencement de la campagne, nous sommes toujours restés en bas à travailler, vu que le coup de sifflet est pour serrer les voiles.

» — Tais-toi ! s'est écrié Liart. Mais, sans se déconcerter, Caboche a repris :

» — C'est seulement pour la justice et à cause de mes camarades, ce que j'en dis, commandant. Primo d'abord, s'il y a une faute, elle est au capitaine d'armes, qui ne nous a jamais fait monter, ou bien au moins à moi tout seul qui ai empêché les autres de quitter les établis.

» Le commandant n'écoutait plus, il jurait, il tonnait.

» Caboche a encore expliqué que le maî-

tre et le second maître charpentiers ayant été envoyés dans le port pour affaire de service, il s'était trouvé appelé à les remplacer, et qu'il avait cru bien faire en ne permettant pas aux ouvriers d'interrompre leurs travaux. Il a répété qu'en tout cas il était seul responsable.

» Liart nous a donné une première représentation de ses fureurs tragiques ; sa figure, d'ordinaire souriante comme je te l'ai peinte, s'est décomposée tout-à-coup ; ses yeux semblaient sortir des orbites. Il avait l'air d'un tigre ou d'une hyène :

» — Tais-toi ! misérable ! criait-il, tais-toi, ver de terre ! chien ! gueux ! bandit ! Qu'on l'attache à l'échelle de haubans !

» Caboche n'en a pas moins achevé son

discours dont tu connais la conséquence.

» Tous les charpentiers sont aux fers, et y passeront trois fois vingt-quatre heures. »

Pour les marins, la peine des fers correspond à celle de la salle de police ou de la prison pour les soldats. L'homme condamné à cette punition de simple discipline, est attaché par un anneau passé autour du pied, à une barre de fer, la barre de justice, parfois aussi appelée *bloc.* Suivant la gravité de sa faute, le coupable est mis aux fers par les deux pieds ou par un seul.

« A propos des fers, continuait Merval, Liart a imaginé divers petits raffinements qui rendent cette peine vraiment atroce.

Les hommes sont étendus sur les parcs à boulets de l'avant des cages à poules; enfin la barre de justice, au lieu d'être flottante, est fixée par ses deux bouts à des pitons plantés *ad hoc* que le capitaine d'armes appelle en ricanant *les sentinelles de la police.*

» En sortant des fers, les patients se rendent généralement à la visite du docteur; mais le père Blaye a reçu l'ordre de ne point les admettre à l'infirmerie du bord; cruel par faiblesse, il n'ose point protester.

» Enfin, le commandant a inventé encore ce qu'il nomme *la haute surveillance* pour les malheureux dont les punitions sont finies. Pendant le mois suivant, le capitaine d'armes à l'ordre de les épier spécialement,

et s'ils tombent en faute, toutes les peines que les officiers leur infligent sont doublées par cela même. Aussi avons-nous à bord quelques malheureux qu'on abrutit complètement, et entre autres un infortuné conscrit, nommé Pigale, dont le sort m'inspire un pitié profonde. Sa vie est un martyre continuel. Il est constamment retranché de vin, et aux fers sur les parcs à boulets, par les deux pieds en croix, plus de la moitié du temps. Tout le monde daube sur le *patira* privilégié de Liart et de ses séides.

» Les oiseaux, dit-on, se précipitent sur celui de leurs pareils qui est blessé, faible, chétif; à coups de bec et d'ongles ils l'achèvent; mais au moins ils l'achèvent! Le pauvre Pigale est dans la position de cette victime d'un instinct bizarre dont il sem-

ble réclamer le bénéfice. Un soir je lui ai entendu dire d'un air hébété : — « Qu'on me fusille donc une bonne fois et que tout soit fini ! »

» Comme il n'a qu'une intelligence des plus bornées, il est devenu, dès les premiers jours, la risée des matelots; bientôt, il est tombé sous la coupe des sous-officiers : car ne comprenant rien aux usages du bord, il était nécessairement en contravention perpétuelle avec les règlements de police intérieure. Il n'a ni ordre ni tenue; il est sale, perd ses effets, manque les appels, et ne s'éveille jamais pour le quart. Tu vois l'origine de ses misères. C'était un niais, on l'a crétinisé. Il a été le souffre-douleur des matelots qui l'accablent encore de quolibets qu'il ne comprend même pas; mais, du reste, par un sentiment de

pitié, l'équipage commence à l'épargner ; je sais même que des anciens lui ont fait éviter quelques punitions. Malheureusement le capitaine d'armes, toujours jaloux de complaire au tyran, est sans miséricorde, Liart n'entend pas qu'on fasse grâce.

» Pour ma part, cependant, j'ai bien résolu de ne jamais punir Pigale, son imbécillité mérite d'être respectée. Je voudrais obtenir son congédiement ; comment faire? Il a un corps de fer, des muscles de taureau, une charpente osseuse d'une admirable solidité. Pigale est d'ailleurs doux comme un agneau ; qu'on y prenne garde pourtant, lorsqu'un de ces êtres stupides passe de l'apathie à la fureur, on a tout à craindre.

» Pigale est de ma compagnie ; je suis

déterminé à demander son débarquement quand nous arriverons à Toulon. Je tâche, en attendant, d'appeler sur lui la sollicitude des autres officiers. Hier encore, je disais à table que sa nature est incomplète et qu'il mérite plus de pitié que de colère; j'ajoutais que nous devrions tous le traiter avec modération, et même le protéger contre la brutalité des seconds maîtres.

« Madec m'a franchement approuvé, Phylon n'écoutait pas, Montoire qui déjeunait en bas, quoique de quart, (parce que le capitaine de corvette le remplaçait avec l'autorisation spéciale de Liart), Montoire a prétendu que Pigale joue la comédie pour se faire réformer.

» — C'est du moins l'opinion du commandant, a aussitôt ajouté le père Blaye.

» — Mais la vôtre, docteur? ai-je demandé.

» — La mienne... je puis dire que, physiquement, il n'a aucun des caractères du crétinisme; la forme de sa tête n'accuse point l'absence des facultés intellectuelles; ses pupilles ne sont pas dilatées, son col n'offre pas les moindres traces de goître; ses lèvres n'ont pas une épaisseur notable; enfin il est fort bien musclé, bien bâti, et il y a, certes, très-loin de sa constitution vigoureuse à la structure débile et rachitique d'un crétin.

» — Vous voyez bien! Merval, s'est écrié Montoire.

» — Je ne vois qu'une chose, ai-je répondu, c'est que sur de simples présomp-

tions on est inhumain à l'égard de ce malheureux, et je demanderai, moi, qu'on le débarque.

» — C'est là ce qu'il veut, le fainéant! reprit Montoire.

» — Croyez-vous donc, répliquai-je, qu'un homme sensé se laisserait priver de vivres, de sommeil, de repos, de tout bien-être pendant des mois entiers, plutôt que de suivre les règles du bord?

» — Il veut être réformé, vous dis-je. Ce gaillard-là est au contraire énergique et solide : sa résistance, sa stupidité simulée en sont les preuves.

» Tu vois, mon cher Nestor, jusqu'où peut aller la barbarie. Si un romancier se

permettait d'écrire ce qui se passe ici, sous mes yeux, on le taxerait d'exagération ; on dirait qu'il s'est complu à entasser des horreurs invraisemblables. Ah ! plût à Dieu ! Ce que je te raconte est cependant d'une affligeante exactitude, et même je te fais grâce de bien des détails indignes d'entrer dans notre correspondance. »

Le paragraphe suivant, ajouté quelque temps après, relatait encore une des exécutions sanglantes ordonnées par Liart. Il s'agissait d'un vaillant gabier de beaupré, nommé Kerprigent, que le commandant avait fait rouer de coups.

« Après cette affreuse scène, poursuivait Merval, Liart se retourna vers moi ; j'étais de service.

» — Monsieur, me dit-il, faites mettre

ce misérable aux fers, sur les parcs à boulets, avec les deux pieds en croix et un bâillon.

» Kerprigent brisé, n'était qu'une plaie; il dévorait sa honte et sa colère, il pleurait. C'est pourtant un solide matelot, le plus gai des bout-en-train de l'équipage, un de ces hommes, comme nous les aimons, Nestor.

» Moi, mon ami, je restai attéré; j'étais attendri... j'étais indigné!

» — Eh bien! monsieur, s'écria Liart; n'auriez-vous pas entendu?

» Je devais, tu le conçois, faire appeler le capitaine d'armes et lui transmettre l'ordre révoltant de l'*hyène*, mais la voix me manquait.

» Liart comprit ce qui se passait en moi. Or, nous faisons le quart en hausse-col à la mer comme en rade.

» — Veuillez, monsieur de Merval, me dit-il, déposer votre hausse-col et votre porte-voix, et vous rendre immédiatement aux arrêts.

» — Je l'aurais volontiers remercié de cette punition.

» Il fit appeler en même temps, le capitaine d'armes et l'officier qui devait me remplacer. »

. . . .

« Je passai aux arrêts les trois jours que Kerprigent a passés aux fers. Lorsqu'au

sortir de là, je vins me présenter à Liart, il m'invita à dîner, c'est sa méthode. J'aurais accepté, si j'avais été puni pour tout autre motif, mais j'étais encore outré, je refusai.

» — Parfaitement, monsieur, me dit-il. Vous me gardez rancune et vous avez d'autant plus mauvaise grâce que votre punition a été légère.

» Je voulus me retirer, il m'en empêcha :

» — Et remarquez encore, ajouta-t-il, qu'à la rigueur je pourrais vous contraindre à accepter.

» — Je ne sache pas, répondis-je, que l'ordonnance ait prévu le cas.

» — C'est juste, monsieur, mais les usages militaires sont tels qu'une invitation comme la mienne équivaut à un ordre.

» — Je l'admets, commandant, mais alors je viendrais en hausse-col et je ne mangerais pas.

» — Allons! allons! dit-il en prenant son air protecteur, j'ai affaire, je le vois, à une petite mauvaise tête. Ah! monsieur de Merval, continua-t-il en souriant, je vous conseillerai de lire la fable du *Pot de terre et du pot de fer*.

» — Les usages militaires m'obligent-ils aussi à obtempérer à ce désir? demandai-je alors du ton le plus respectueux.

» — Non, monsieur, dit-il sèchement.

» Je sortis là-dessus.

. . . .

» Depuis ce charmant entretien, il m'a régulièrement prié à dîner le 16 de chaque mois. J'ai refusé deux fois, mais il ne se lassera pas, j'en suis sûr, je m'attends à être obligé de le remercier ainsi mensuellement jusqu'à la fin de la campagne.

» Son système est de nous avoir à tour de rôle, quatre par quatre, à des jours fixes qui sont le 2, le 9, le 16 et le 25. Un officier de vaisseau, deux élèves et un chirurgien ou le commissaire, sont invités dès la veille par des billets lithographiés ainsi conçus :

« *Monsieur*,

» *Le capitaine de vaisseau commandant la fré-*
» *gate de S. M.* La Gorgone, *vous prie de lui*

» *faire l'honneur de venir dîner demain avec lui,*
» *dans la chambre du conseil.*

» *A bord, ce.....* 183 »

» Ces billets sont cachetés de cire parfumée, et remis à leur adresse par le valet de chambre de Liart, nègre de Saint-Domingue, appelé Cybélus, mais que l'équipage à surnommé *M. Satan*, car il ne quitte guère l'appartement de son maître, en sorte que sa vie retirée inspire des craintes superstitieuses à nos matelots.

» Jusqu'à présent, je suis seul à refuser systématiquement les politesses de Liart ; Phylon dit que son cuisinier est excellent et calcule, d'après cela, que le commandant est tolérable dix-huit heures par an,

en supposant chaque dîner d'une heure et demie. Le docteur fait de la petite critique gastronomique, revient un peu pris de champagne, et déclare que le commandant a supérieurement accepté son opposition. Le commissaire se conduit en homme du monde. Montoire s'empare avidement de la parole, pérore tant qu'il peut, s'interrompt s'il voit que Liart veut dire quelque chose, et pousse de bruyants éclats de rire approbatifs dès que l'amphytrion ouvre la bouche. Je sais tout cela par mon élève de quart, trop jeune encore pour avoir appris à se taire. »

Adrien disait ailleurs :

« Un monstre comme Liart devrait être mis en stricte quarantaine par nous tous. Je ne parle pas du malheureux capitaine

de corvette forcé de manger à sa table, et obligé par position à être officiellement de son avis, l'exécuteur de ses hautes œuvres, l'agent de sa police visible, etc., etc... Je dis *visible*, car il y a ici en outre une police occulte que l'on sent, mais dont on ne peut connaître les ressorts. Les épontilles ont des oreilles, les poulies ont des yeux, les cloisons parlent!

» Après la peinture que je t'ai faite de notre personnel, tu vois qu'il n'y a pas d'opposition efficace possible.

» Un état-major uni, réduirait Liart à un isolement absolu et le contraindrait à s'amender, mais il tient dans sa main tous les membres du carré, à l'exception de Madec et de moi.

» Dès lors, à quoi bon la résistance? J'ai

tort de me roidir, je le sens ; mes efforts seront inutiles, ils me nuiront et voilà tout. Et pourtant, Nestor, je ne puis me résoudre à plier, je ne suis pas roseau, tu me connais. Je fais mon service avec un zèle extrême, j'obéis comme un caporal russe, je tâche enfin de ne jamais donner barre sur moi. C'est faire des raies dans l'eau, mieux vaudrait prendre moins de peine et savoir être plus souple !

» Le rappel de l'exercice du canon me force à m'interrompre ; la suite à un prochain numéro. »

. . . .

» En vue des côtes de Corse, le 30 juin 183.

» Madec, notre second enseigne dont je t'ai peu parlé jusqu'ici, a cependant des

droits incontestables à un long paragraphe, il accepte, bien entendu, les invitations de Liart, car il n'a pas de motif personnel pour les refuser ; mais c'est sans contredit l'homme le plus énergique de l'état-major et le seul qui impose un peu au tyran.

» Il y a là une cause physique. Madec est taillé en Hercule, il soulève un boulet de 30 par la seule pression des doigts, et le garde ainsi, la main en haut, pendant cinq minutes. Sa figure est celle d'un marin fieffé. Il a de grands yeux bleus qui ne baissent devant aucun regard, et enfin, une simplicité de langage qui contraste à la fois avec l'afféterie de Montoire et avec l'élégante diction du commissaire.

» Un jour, à table, le docteur, fort curieux par nature, l'interrogea sur son passé :

» — J'ai été mousse, matelot, maître, dit-il, et j'ai toujours eu la manière de voir conforme à mon grade et à ma position ; aujourd'hui je suis officier, et je suis jaloux des prérogatives de l'épaulette autant que n'importe qui. Du temps que j'étais matelot, on me rudoyait, on me parlait grossièrement, je m'en affectais peu. Les usages maritimes obligent, je crois, à un langage et à des formes brusques. Je supportais même le tutoiement sans me plaindre. Aussi je puis bourrer un homme ou le traiter de *fahi-chien*, mais je ne tutoie que mon domestique, les mousses ou de vieilles connaissances, par amitié, et parce que les braves gens seraient fâchés de me voir faire autrement. Quant à moi, docteur, j'espère qu'à présent on me traitera comme j'ai le droit d'être traité. J'y compte fort et ferme !

» Une fois Liart s'étant permis de lui adresser une apostrophe équivoque, Madec se retourna en disant :

» — Commandant, je vous prie de ne pas oublier que je suis enseigne de vaisseau dans le corps de la marine.

Il prononça ce peu de mots sans emportement, sans affectation, avec un certain air de bonhomie ; Liart, tout Liart qu'il est, se tut, et les choses en restèrent là.

« Je ne possède pas cette puissance ; mon opposition a malgré moi quelque chose d'écolier que je voudrais en dégager, c'est impossible ; mes épaules ne sont pas assez larges. J'ai toujours reconnu que même dans le monde, la prestance et la force sont des dons fort utiles ; que deviendrais-je si j'étais maigre et petit comme toi ?

» Liart est beaucoup moins ironique envers Madec qu'envers moi ; il est familièrement brutal pour Montoire qui sourit aux plus désagréables épithètes ; enfin il est tout-à-fait grossier à l'égard de Phylon-Binôme, mais celui-ci a l'épiderme trop bien défendue par un rempart de chiffres pour que les injures l'émeuvent.

» Tu vois d'après cela combien il faut rabattre de la prétendue urbanité de notre seigneur et maître.

» Et cependant, mon cher Nestor, nous n'avons que les roses, nous ! les épines sont pour l'équipage. Par comparaisons nous sommes heureux.

» Suivant l'usage des tyrans, Liart se mêle de tout, il s'occupe de certains soins

qu'on abandonne d'ordinaire aux derniers quartier-maîtres, et ce qu'il y a de pis, il nous oblige à faire comme lui.

» Avec ma subordination de parti pris, il s'ensuit que je suis un instrument de torture, une sorte de machine hydraulique, une meule qui écrase et qui broie. Il m'est impossible de ne pas opprimer, de ne pas me rendre odieux à des gens que j'aime et que j'estime, tu le sais, mon vieux matelot ; je veux protester devant toi. Mais l'équipage me croyant méchant, le devient à mon égard ; à mon tour, je deviens plus sévère ; la mauvaise volonté augmente d'une part, le dépit et la colère de l'autre ; on se hait, on se déchire. Liart triomphe, son système prévaut et fonctionne à souhait.

» Ah ! Nestor, quand je me reporte au

temps de notre campagne à bord de *la Glorieuse*, et puis que je compare, je me demande si je sers bien dans la même arme, si je suis bien dans la marine française. Il y a, dans le corps, des officiers de toutes les espèces, cela doit être; parce que l'on est marin, on ne cesse pas d'être homme, et toutes les natures bonnes ou mauvaises doivent se rencontrer à terre. Mais y a-t-il dans la flotte deux Liart des Ardannes? — Oh non! ce n'est pas possible!

» Brave commandant Dubreuil!... Je me rappelle que je le maudissais parfois. Nous le traitions entre nous de rustre, de paysan, d'ours mal léché!... Aujourd'hui je me reproche ces boutades. A son bord, l'officier tenait son rang, le matelot était mené avec humanité, avec bienveillance.

Le soir, sur l'avant, une gaîté franche régnait sans obstacle ; ils chantaient, ils dansaient à qui mieux mieux. Ici, Nestor, jamais une chanson, jamais un éclat de rire. Le silence, un silence de mort, toujours le silence.

» Quand nos trois cents hommes dînent dans la batterie on entendrait voler une mouche. Par les ordres de Liart, le capitaine d'armes est là, prenant le nom de celui qui ose élever la voix. Cela me fait mal et j'ai eu le tort de le dire tout haut.

» Croirais-tu enfin que j'ai plusieurs fois éprouvé la tentation de donner ma démission pour en finir, et qu'en certains moments, si l'on m'eût pris au mot, j'aurai fait par dégoût ce que je n'ai pas fait par amour? J'en rougis.

» J'aimais cependant Suzanne, et je l'aime encore de toute mon âme; c'est à elle que je dois mes seuls instants de bonheur car j'oublie tous mes ennuis en évoquant son souvenir. La nuit, pendant mon quart, quand le monstre dort, je me rappelle ces instants si rapides passés près d'elle, à Paris... O Nestor ! que n'es-tu là pour recevoir mes confidences! Je regrette souvent d'avoir été trop timide pendant mon congé. Suzanne est bien jeune, il est vrai; mais si j'avais fait une demande de mariage en formes, si j'avais nettement parlé de ma position de fortune, si je ne m'étais pas borné à sonder les intentions des parents avec une retenue que je trouve absurde aujourd'hui, sa mère m'eût appuyé, je le crois !

» Nestor, mon vieux camarade, depuis

que tu me manques, ce métier que j'ai tant aimé me déplaît et me lasse! Ah! pourquoi suis-je tombé sous les ordres d'un Liart!

» Je suis marin, pourtant! Ainsi que toi je suis passionné pour notre grande profession!

» Et je me surprends, moi aussi, à compter comme Phylon les heures et les minutes de cette campagne maudite!

» Un jour, l'esclavage finira, nous nous retrouverons, nous naviguerons encore ensemble. Je te dirai combien j'aime Suzanne!

»... Mon Dieu! par quelle fatalité Forfanet m'a-t-il refusé son poste?... Mes idées

se brouillent, je me contredis, je déraisonne!.... Amour, amitié, marine, ces trois mobiles de ma vie viennent se heurter!... Que faire! Que résoudre?... Je m'y perds! »

. . . .

»Rade de Toulon, le 11 juillet.

»Je me suis vaincu, Nestor, je resterai dans notre tartare flottante que je ne saurais quitter sans donner ma démission. Je veux te revoir, je veux au moins avoir ta réponse avant de briser ainsi ma carrière, avant de renoncer à l'espoir de naviguer encore avec toi!

»En arrivant ici; j'espérais y retrouver *L'Hécla*, je l'ai ensuite attendu de jour en

jour; ta dernière lettre portée par le *Fulton* m'apprend que vous êtes retenus en Algérie. Sans savoir encore tout ce que je souffre tu me devines, tu me conseilles de patienter : — « Ne va pas faire un coup de ta tête, me dis-tu. » — Très-bien ! je patienterai, matelot, dussé-je mourir à la peine. Le sort en est jeté !

» Nous remettons sous voile demain, toujours avec le même état-major, toujours avec le pauvre Pigale que je n'ai point réussi à faire congédier; mes efforts à ce sujet ne m'ont valu qu'une sévère remontrance de M. Liart des Ardannes.

» Nul ne sait où nous allons; mais, grâce au ciel, ce n'est pas dans l'Océan, car nous n'avons pas plus de deux mois de vivres, vois-tu, Nestor, en dépit de tout, je don-

nais ma démission, plutôt que de faire deux ans de campagne dans la mer du Sud ou dans l'Inde à bord de *la Gorgone* mais j'ai bien assez de courage pour trois ou quatre mois. Vogue donc la galère! *Galère* est bien le mot. Et puissions-nous bientôt nous rencontrer!

» En tout cas, mon ami, pèse le pour et le contre dans ta sagesse. Considère que mon caractère s'aigrit, que ma santé même s'altère, que j'ai perdu ma gaîté, mon égalité d'humeur, tout jusqu'à mon goût pour la mer. Et puis écris-moi, conseille-moi, tranche la question!

» Mon amitié pour toi, mon amour pour Suzanne, voilà les seuls éléments dont tu devras tenir compte, car à présent, j'ai pris en antipathie une carrière qu'un seul

homme, *qu'un seul homme* peut rendre si détéstable.

» Adieu, mon ami, je tiens à mettre moi-même à la poste cette longue épître, mon vrai journal du bord. Chose inouïe ! je me défie même du vaguemestre; c'est peut-être un agent du tigre. Adieu, que la vapeur te soit légère ! que le sort te préserve des Liart, grands ou petits, et te garde pour capitaine le brave et digne Durocher !

» Encore une fois adieu ! le canot va partir. Je t'embrasse comme je t'aime, ton matelot de cœur.

» Adrien de MERVAL. »

Telle était, en substance, la lettre que Nestor avait analysée et commentée avec

beaucoup de modération, en présence de la famille passagère.

M. d'Héricourt y trouva plus d'une fois matière à des observations fort peu consolantes.

Suzanne trahit ses impressions par des mouvements involontaires, par des exclamations naïves, et même par des questions directes au ton desquelles Nestor ne pouvait guère se méprendre. Madame d'Héricourt semblait étonnée :

— Je ne comprends pas en vérité, dit-elle, comment M. des Ardannes, mériterait les sévères reproches de votre ami. J'ai beaucoup connu autrefois le commandant actuel de *la Gorgone*...... C'était un bien aimable cavalier ! Quel bon ton, quel bon goût il avait !

Ces derniers mots furent prononcés avec une retenue affectée qui frappa Nestor Laviolais.

— Madame, dit-il assez sèchement, Adrien n'a jamais menti, il me dit à moi la vérité tout entière, il n'exagère point.

— Plaise à Dieu, pourtant, qu'il exagère ! murmura Suzanne.

— D'ailleurs, poursuivit Nestor, rien de plus fréquent que de voir des marins fort agréables dans le monde, être à bord des chefs ou des camarades insupportables.

Madame d'Héricourt se ravisa prudemment ; elle n'ajouta plus un mot à l'éloge inachevé de M. Liart des Ardannes; mais elle reprit d'un ton de sympathie pour Merval :

— Si ce que votre jeune ami vous écrit est malheureusement aussi vrai que vous le croyez, comment se fait-il qu'avec sa fortune il hésite un seul instant? Qu'il abandonne la marine, qu'il vive indépendant et libre, ou bien encore, s'il ne veut pas rester oisif, qu'il embrasse une nouvelle carrière. Après ce que vous venez de nous dire, monsieur Laviolais, je ne crois pas que dans aucune des autres positions de la vie on soit exposé à de pareilles persécutions.

— Madame, répondit Nestor, Adrien a de l'avenir dans la marine, M. Liart n'est qu'une exception déplorable, et au pis aller l'embarquement de Merval ne durera pas plus de deux ans.

— Deux ans! s'écria Suzanne, mais c'est un siècle!

— Deux ans ! dit M. d'Héricourt ; savez-vous monsieur Laviolais, que vous en parlez fort à votre aise ?

— Mon Dieu ! pensa le jeune capitaine, je leur ai cependant caché les plus tristes passages de la lettre d'Adrien, faudra-t-il donc que je l'engage à renoncer à la marine, et qu'ainsi je me prive en quelque sorte de mon meilleur ami ?

En réponse au long journal d'Adrien, Nestor lui avait conseillé de prendre patience :

» Je voudrais au moins, lui écrivait-il dans une lettre adressée poste restante, je voudrais te voir, te parler, t'encourager à attendre, s'il est possible. Il faudrait savoir aussi ce que devient la famille d'Héricourt. Ne va pas, pour des contrariétés

passagères, si cruelles qu'elles soient, renoncer à la plus brillante perspective. Tu commanderas un jour, mon cher Adrien ; moi qui suis sans protections, je serai simple officier, et je naviguerai sous tes ordres. O mon ami, mon frère, mon matelot, ne brise pas légèrement une si douce espérance, un pareil avenir de bonheur ! »

Adrien n'avait pu recevoir cette lettre, puisque *la Gorgone* était en mer, comme on le sait ; mais Nestor, qui ne s'attendait pas à la rencontrer sitôt, se reprochait tout bas d'avoir tant insisté en faveur de la marine, lorsqu'on signala l'incendie.

— Quels remords n'éprouverais-je point se disait-il, s'il arrivait malheur à Merval ! si, vif comme il l'est, il se laissait aller à quelque acte de rébellion irréfléchie, ou si

comprimé, vexé, tyrannisé sans relâche, il venait à perdre la raison !

Nestor se rappelait l'exemple de ce vieux lieutenant de vaisseau, dont l'histoire est bien connue dans la marine, homme de mérite, mais très impressionnable, qui, naviguant sous un autre Liart, devint fou furieux à bord et mourut dans d'horribles convulsions.

— Et j'oubliais cela, reprenait-il ; et je lui conseillais d'attendre ! Attendre quand on est au suplice !... J'ai eu tort. Il faut que je lui écrive dès que nous serons à Alger.

Nestor fut inquiet en reconnaissant *la Gorgone* dans le navire embrâsé ; mais d'un autre côté, il y avait mille chances pour

qu'Adrien eût échappé au feu. En ce cas, après l'incendie, on se verrait, on se parlerait, et l'effet de la lettre restée à Toulon serait détruit d'avance.

— Je le laisserai tout au moins libre d'agir comme bon lui semblera, pensa le jeune capitaine qui achevait ces réflexions, quant le porte-voix de Montoire, l'officier de manœuvre de *la Gorgone*, répondit au sien, par le cri usité :

— Hola !

III.

L'Incendie.

Le commandant Liart des Ardannes et son officier de manœuvre se tenaient tous deux sur le banc de quart. Nestor, reprenant son porte-voix, demanda des ordres. Un moment de silence suivit la question.

Le jeune capitaine de *L'Hécla*, sentant la nécessité d'agir, ajouta bientôt laconiquement, et de ce ton saccadé nécessaire lorsqu'on hêle :

— J'attends... des ordres !... Ma vapeur... va sortir... Commandez !

Montoire se tourna vers Liart.

— Faut-il lui donner liberté de manœuvre? demanda-t-il.

— Non, non, s'écria le commandant choqué d'une pareille proposition ; qu'il mette ses canots à la mer, qu'il s'apprête à recueillir notre équipage !

Montoire allait enfin répondre, quand la vapeur déjà contenue aussi longtemps

que possible, fit tout-à-coup irruption par les soupapes. Elle couvrit la voix de l'officier de manœuvre. Nestor prit alors sur lui de faire donner un tour de roue en avant, et, le gouvernail aidant, on se trouva par le travers de *la Gorgone*, à très petite distance du foyer de l'incendie.

Par les ordres du jeune capitaine, les femmes, les enfants, toutes les personnes dont la présence ne pouvait être qu'embarrassante, durent quitter le pont. Des brandons enflammés tombaient déjà sur le navire à vapeur, mais une nombreuse escouade n'avait pas d'autre emploi que de veiller au feu et prévenir la communication de l'incendie.

Les deux pompes de *L'Hécla* jouaient.

Non loin du grand panneau de *la Gor-*

gone, debout sur les bastingages, se tenait un vieil officier qui dirigeait les mouvements de l'équipage avec un sang froid et une activité remarquables.

C'était le capitaine de corvette Rivelles.

Pendant un instant où la vapeur fit silence :

— Vos pompes sur notre grand mât et notre mât de misaine, cria-t-il aux gens de *L'Hécla*.

— Bien, répondit Nestor, voulez-vous du monde?

— Oui, oui, avec des seaux et des gamelles!

La vapeur s'échappa de nouveau en grondant, mais Nestor en savait assez.

Tandis que les calfats pointaient les jets d'eau sur les mâts et les cordages goudronnés, la division d'abordage, conduite par Fortanet, se rendit à bord de *la Gorgone*. Trente matelots d'élite et plus de cinquante soldats passagers, avec leurs officiers, montèrent sur le pont; les embarcations firent un second voyage, et rapportèrent cinquante autres soldats. Le capitaine Rivelles leur fit signe de passer à l'avant, et de se joindre à une troupe déjà nombreuse, commandée par Adrien de Merval.

Là, le centre d'action était la pompe dite d'étrave, au moyen de laquelle on remplissait d'eau de mer d'énormes bailles

où les matelots venaient puiser avec des seaux. On faisait, en outre, la chaîne. Les cent trente hommes de *L'Hécla* furent d'un puissant secours. Un déluge tomba bientôt dans le grand panneau que la flamme avait élargi en tous sens, mais dont on se rapprochait peu à peu.

Déjà les bordages étaient en cendres ; il fallait passer sur des baux à demi consumés ; mais rien ne ralentissait l'ardeur des marins.

Au premier rang, la hache au poing, on admirait les charpentiers, et entre autres le quartier-maître Caboche. Ils faisaient la part du feu, coupant les cordes et les espars de la drôme qui auraient pu l'alimenter. Pareils à des salamandres, ils couraient dans la fournaise ; Adrien, se

mêlant à eux, donnait l'exemple de l'intrépidité.

Le capitaine Rivelles, qui avait l'œil à tout, surveillait la pompe à incendie de la frégate ; dès que celles de *L'Hécla* commencèrent à jouer, on fut maître du feu de la mâture ; mais le foyer principal vomissait toujours des flammes qui dévoraient la chaloupe, les canots, les cages où l'on renferme les bestiaux, situées exactement au-dessous des embarcations, les hamacs des hommes éveillés en sursaut, les espars et certaines voiles placées en faisceau autour de l'écoutille, les tentes, les barreaux, les affûts des canons voisins et une partie de la coque elle-même.

Une fumée asphyxiante remplissait la batterie où se tenaient néanmoins à leurs

postes Phylon Binôme, capitaine de l'artillerie du bord, et Madec, son lieutenant.

Le premier avait eu soin d'abord de faire noyer les poudres de l'avant, et comptait noyer de même celles de l'arrière, lorsqu'il en serait temps. On doit déclarer que l'honnête calculateur avait conservé un sang-froid digne d'Archimède. Le commandant Liart lui ayant faire dire de submerger toutes les poudres, il renvoya l'élève chargé de cet ordre avec mission de répondre que *la chose serait convenablement faite.* Puis il posta lui-même un élève de marine et un aide-canonnier au robinet de la soute d'arrière, en leur défendant de l'ouvrir jusqu'à nouvel avis.

La majeure partie des poudres de *la Gorgone* était en barils et non en caisses

de cuivre, elles se seraient avariées si on les eût submergées ; Phylon ne pensa point qu'on dût se presser sans urgence. Seulement, il fit bien fermer les portes et les panneaux de l'entre-pont, de manière à isoler la soute de la partie du navire où sévissait l'incendie ; ensuite il présida aux coups de canon de détresse, avec autant de méthode que s'il se fut agi d'un salut honorifique

En même temps, il organisa, autour d'une autre pompe située dans la batterie, une division de matelots-canonniers, qui agissaient en bas, de même que l'escouade de Merval sur le gaillard d'avant.

Quant à Madec, il s'occupait surtout de prevenir les ravages du feu dans l'entrepont et dans la cale ; on le voyait à cha-

que instant monter et descendre par les épontilles inférieures du grand panneau même. Des débris enflammés roulaient sans cesse dans les profondeurs de la coque; il enjoignait aux caliers de les éteindre à l'aide de la provision d'eau douce.

Il n'y avait pas de fonctions plus dangereuses ni plus obscures que les siennes; avec quinze ou vingt hommes à peine, il combattait sans relâche les progrès que le feu pouvait faire de haut en bas.

Cependant le pont de la bátterie craquait; le vent s'introduisait par les sabords dont les mantelets avaient été brûlés; la flamme ne s'attaquait plus simplement aux bordages, elle rongeait les pièces de charpente; les canons étaient rouges et leurs charges s'allumaient.

Heureusement, avant que *L'Hécla* se mit par le travers, Phylon eut la présence d'esprit de faire décharger les pièces qui, plus tard, auraient inévitablement tiré sur le vapeur.

Rien de plus horrible que les hurlements qu'on entendit quand l'incendie éclata ; les bestiaux brûlés mugissaient, et l'on reconnut avec effroi le cri d'agonie d'un homme.

Madec, le charpentier Caboche, Lartigue le patron de chaloupe, Adrien de Merval, le capitaine d'armes qui se signala en cette circonstance par une bravoure au-dessus de tout éloge, et plusieurs autres marins s'étaient élancés vers la fournaise, mais ce fut en vain qu'ils firent également des efforts désespérés ; ils virent une forme

humaine se débattre sous un monceau d'étoupe et de foin où le feu avait sans doute pris d'abord..... et les hurlements cessèrent.

Le danger devint plus pressant; le gréement et la mâture furent attaqués, déjà l'on serrait les voiles.

Tel fut, à peu près, l'instant où l'on signala le sinistre à bord du vapeur.

Dans le premier moment d'effroi, lorsqu'on battit la générale, qu'on sonna la cloche d'alarme et qu'on fit le branle-bas d'incendie, le commandant Liart voulut diriger l'action ; il s'y prit assez mal.

Médiocrement marin, n'ayant pas ce sangfroid qui caractérise l'homme de mer,

il ne précisa rien, il ne donna que des ordres sans suite et même contradictoires. Une certaine confusion s'en suivit, le feu eut le temps de faire de rapides progrès avant que l'on eût commencé à le combattre efficacement. Bientôt les hommes, ne sachant comment obéir, se jetèrent à leurs postes de combat ou de manœuvre. Ils y trouvèrent les officiers et les maîtres. Le commandant n'eut plus à sa disposition, sur le gaillard d'arrière, que Montoire, les timonniers, et un très-petit nombre de marins.

Tous les autres s'étaient portés au lieu du danger, autour du capitaine Rivelles et d'Adrien de Merval, des maîtres d'équipage et de canonnage, de Phylon et de Madec.

Le capitaine de corvette secondé par

l'ami de Nestor, se hâta d'organiser le service des pompes d'incendie et d'étrave.

Le maître d'équipage jeta ses gabiers dans la mâture.

Phylon dirigea ses canonniers dans la batterie, veilla aux soutes à poudre, envoya demander l'ordre de faire des signaux de détresse, et remplit en un mot tous ses devoirs avec une méthodique ponctualité.

Madec l'aida de son mieux, tout en s'occupant plus spécialement de l'entre-pont et de la cale.

Les rôles du commandant et de son officier de manœuvre se réduisirent à presque rien.

Le péril commun avait fait à chacun

une position nouvelle; le vieux Rivelles, planté sur son bastingage miné par le feu, était à cette heure, le véritable capitaine de *la Gorgone*.

Liart, d'ordinaire si jaloux de son autorité, ne quitta point le banc de quart. C'était, à la vérité, son poste réglementaire, mais il n'y servait à rien, surtout dès que les voiles furent toutes ou brûlées ou serrées, et que la frégate dériva sous l'effort du vent. La flamme faisait voile. Il était sage de se laisser aller en travers. Liart eut du moins le bon esprit de ne point y mettre obstacle, car enfin il était encore maître de la barre du gouvernail. La manœuvre, proprement dite, était nulle.

Liart fit cependant hisser le pavillon en

berne, et amener les trois canots de poupe. Il donna même quelques ordres insignifiants par l'entremise de divers messagers, des élèves, des pilotins, et du capitaine d'armes qui se tenait au pied du banc de quart prêt à obéir au moindre geste.

Aux postes d'activité on ne s'inquiétait guère des avertissements minutieux et souvent puérils qu'apportaient les émissaires du commandant. On a vu comment Phylon-Binôme lui-même se crut lié par l'injonction de faire submerger toutes les poudres.

Malgré son trouble, le commandant n'oublia pas néanmoins de dire à son nègre d'emballer son argenterie et ses effets les plus précieux, si bien qu'une grosse malle

figura peu après au pied du mât d'artimon. Cybélus la gardait.

Enfin, comme Liart voyait sans cesse grandir la flamme, il crut que l'incendie ne pourrait être maîtrisé, il désespéra du salut du navire, et se laissa peu à peu dominer par cette crainte. Quand *L'Hécla* parut, il ne songeait qu'aux moyens d'effectuer le sauvetage à l'aide d'un radeau, et il allait faire appeler le capitaine de corvette pour en conférer avec lui. Alors il changea de projet, mais il ne jugea point du premier coup-d'œil que la frégate serait sauvée, il ne comprit qu'une chose, c'est qu'il y avait là, bord à bord un asile sûr, — c'est qu'il devenait possible d'évacuer le bâtiment. Toutefois, on ne disposait que de six canots au plus, en comptant ceux du vapeur, le transbordement serait

long; pour sa part, Liart était obligé de ne partir que le dernier; aussi, après un instant d'hésitation, voulut-il donner l'ordre d'abandonner la coque.

C'en était fait de *la Gorgone* s'il avait eu le temps de transmettre ses ordres à Nestor Laviolais; par bonheur, sa voix fut étouffée. Ensuite Montoire intervint et prouva que *L'Hécla* éteindrait l'incendie.

Liart découragé toléra la démonstration, il fut obligé de se rendre à l'évidence, et reprit le ton impérieux. De nouveaux émissaires parcoururent la frégate.

Phylon, Madec, Rivelles, les calfats, les gabiers, les charpentiers, s'aperçurent forcément de l'existence du commandant qui

ne trouva plus au-dessous de sa dignité d'aller jusqu'au pied du grand mât et de stimuler les travailleurs par quelques mots d'éloge. — Il n'y fut pas le bien venu :

Après une phrase qui finissait ainsi :

— C'est très-bien, mes bons amis, je suis content de vous.

— Ses bons amis, nous, oh ! s'écria une voix qui partait d'un tourbillon de feu et de fumée.

Plusieurs éclats de rire moqueurs sé firent aussitôt entendre.

— Allons, enfants! ça va! ça va! encore un coup de collier, disait Rivelles.

Les matelots faisaient rage. Les seaux et

gamelles se vidaient à flots dans le grand panneau; le feu pétillait encore, mais il était évidemment vaincu.

Furieux des éclats de rire qui avaient répondu à ses encouragements, Liart se mordait les lèvres en affectant un calme superbe; il s'était croisé les bras sur la poitrine, en se cambrant fièrement.

Une bouffée de vent balaya pour une seconde la fumée qui lui cachait comme un rideau les abords du mât de misaine; il entrevit alors, à peu près à l'endroit d'où était parti le ricanement populaire, Caboche et ses charpentiers, Merval et une troupe d'intrépides matelots.

La coopération du vapeur, ainsi que l'avait dit Montoire, changea complètement

la face des choses ; deux jets continus de pompe à incendie et cent trente seaux ou gamelles de plus, étaient de puissants secours qui assuraient le sauvetage de la frégate.

Moins d'un quart-d'heure après l'accostage de *L'Hécla*, le feu de la mâture était complètement éteint et l'on avait maîtrisé l'incendie intérieur.

— Les résultats étant certains, dit alors Phylon-Binôme, il n'y a plus, selon moi, nécessité ni même convenance à étouffer ici. D'autre part, depuis que l'eau arrive en plus grande abondance, la fumée se dégage plus âcre et plus épaisse; donc allons-nous-en !

A ces mots, le flegmatique calculateur se

rendit à la soute aux poudres d'arrière dont il fit fermer le double panneau, après avoir relevé de leur consigne l'élève et l'aide canonnier, puis il remonta dans la batterie, aperçut Madec qui se démenait encore avec un zèle infatigable, et lui dit :

— Lieutenant, à vous le soin ! je suis sûr à présent du succès de l'opération, et prends la tangente pour aller respirer un peu là-haut. Je vous recommande les six canons de bâbord, qui sont rouges. Faites mettre des fauberts mouillés tout autour, de manière à refroidir leur partie inférieure, le reste s'éteindra seul.

— Montez ! montez ! répondit Madec, il n'y a plus grand danger à présent, mais si le navire roule, nos canons sans affûts et sans

bragues, nos boulets dont les parcs sont brûlés, tout cela va causer de nouvelles avaries.

— C'est exact, il faudrait rester tribord au vent, je vais le dire moi-même au grand pacha.

Phylon-Binôme monta et se dirigea vers le banc de quart. Il parla d'abord des boulets et des canons, et conclut, en conseillant à Liart de mettre dehors assez de toile pour prévenir le roulis.

— Monsieur ! interrompit l'officier supérieur, je ne vous ai pas demandé de conseils.

— Eh bien, commandant, reprit tranquillement Phylon-Binôme, supposez que

je n'aie rien dit; une hypothèse est chose facile.

— Vous faites, je crois, le mauvais plaisant, monsieur Phylon?

— Moi, commandant! ce n'est pas dans mes habitudes, attendu que, bonnes ou mauvaises, les plaisanteries ne prouvent rien.

— Monsieur! s'écria Liart, vous abusez de ma patience!

— Ah! fit le calculateur d'un air étonné.

Liart était dans un état d'irritation difficile à peindre; l'accident arrivé à sa frégate, la terreur qu'il avait éprouvée et le

sentiment de son rôle passif étaient l'origine de sa colère.

L'abandon dans lequel l'avait laissé l'équipage, le zèle des matelots dès qu'ils s'étaient trouvés sous les ordres de Rivelles et des autres officiers, et par-dessus tout ces éclats de voix railleuses qui venaient de le narguer publiquement, achevèrent de le mettre en fureur. Il avait besoin d'une victime; Phylon s'offrait. Or, Phylon, monomane, impassible, et dominé par ses idées fixes au point d'être incapable de parler et d'agir comme un officier ordinaire, eût impatienté tout autre chef que M. Liart des Ardannes.

— Insolent! répliqua ce dernier, rendez-vous aux arrêts!

Phylon-Binôme fit gravement demi-tour, en murmurant tout bas :

— Pourquoi me traite-t-il d'insolent ? je n'en sais rien. Pas de données : problème insoluble ! il reste seulement ceci, que la reconnaissance de Liart est en raison inverse du carré, ou plutôt de la $n^{\text{ième}}$ puissance des services rendus. Carré ! carré ! est une pure hypothèse. Je ne puis calculer la valeur de *n* qu'au sortir des arrêts. C'est égal ; passons-nous la fantaisie d'opérer en admettant que puissance *n* égale puissance 2. Or, l'incendie a duré une heure trente-trois minutes, ci : 93 minutes, pendant lesquelles j'ai rudement bien servi ; mais le carré de 93 égale :... 3069 ; divisons par 60...

— Monsieur Phylon ! s'écria Liart.

Cette interruption empêcha l'officier de trouver immédiatement son quotient; il était déjà dans l'escalier, il se retourna.

— Approchez, monsieur, reprit le commandant.

— 31 heures 9 minutes, pensa Phylon. Mes arrêts dureront plus de deux jours, trois heures neuf minutes; donc puissance *n* est plus forte que puissance 2, mais elle est évidemment inférieure à puissance 3; on ne peut donc poser que la reconnaissance de Liart est en raison inverse du cube des services rendus; toutefois...

Les opérations d'un chiffreur consommé ont beau être rapides, les pas de Phylon étaient lents; la colère de Liart augmentait à vue d'œil.

— Si c'était un matelot, se disait le commandant, je le ferais rouer de coups ; c'est un officier, et je me retiens pour lui dire d'avancer plus vite.

Liart avait d'étranges scrupules, on en conviendra, mais si le mot *insolent* était dans son vocabulaire à l'usage de Phylon, il paraîtrait que l'exclamation : *Plus vite donc* ! n'y était pas.

— Monsieur l'officier chargé du premier détail aurait pu, ce me semble, me rendre compte de l'état des soutes, dit-il enfin.

— Commandant, répondit Binôme, j'ai pour principe de commencer toujours par le plus pressé ; en conséquence, j'ai voulu d'abord vous parler de nos canons et de

nos boulets ; ensuite, j'aurais dit deux mots du reste de la batterie, et en troisième et dernier lieu j'aurais passé aux soutes.

— Monsieur ! monsieur ! reprit Liart en trépignant, venez donc au fait.

— En toutes choses, on doit procéder avec méthode, dit le placide calculateur ; il est impossible d'obtenir du premier coup le résultat demandé. Toute opération demande des préliminaires.

Une fois monté sur son dada favori, Phylon devenait déconcertant, mais ne se déconcertait pas ; Liart était crispé.

— Les soutes, monsieur ! les soutes ! les soutes ! vous dis-je ; je vous demande en

quel état sont les soutes? répondez-moi!..

Nous omettons ici à dessein deux jurons des plus sonores.

— A sa rage, pensa Binôme, je vois que puissance-*n* pourrait dépasser de beaucoup le carré en question, arriverions-nous au cube?

— La soute d'avant, répondit-il à haute voix, est entièrement noyée, mais celle d'arrière est intacte.

— Comment! s'écria Liart en bondissant.

— Je vous ai fait dire, commandant, que la *chose serait convenablement faite.* N'est-il pas évidemment très-convenable

de n'avoir point perdu nos poudres de l'arrière qui sont pour la plupart en barils?

— Monsieur, monsieur, vous m'avez désobéi, vous avez manqué à tous vos devoirs. Vos arrêts seront doublés, triplés, quadruplés.... Ah! ah! vous vous ingérez de contrôler mes ordres. Faites-moi remettre votre épée.

Phylon Binôme fit demi-tour pour la seconde fois, et sans presser le pas, il reprit stoïquement le chemin de sa chambre.

— Doubler, tripler, quadrupler quoi? pensait-il; x, une indéterminée. Ce Liart se soustrait au calcul. Néanmoins n pourra bien égaler 3; voyons... (Le calcul men-

tal fut assez long, l'officier en vint à bout cependant.) Oui, ajouta-t-il, il est bien capable de me laisser aux arrêts pendant neuf jours seize heures et vingt-sept minutes, soit dix jours, pour faire un compte rond, comme disent fort sottement les gens du monde.

Phylon-Binôme envoya prévenir Madec qu'il était aux arrêts, et que par conséquent il ne reparaîtrait plus dans la batterie ; après quoi il se coucha et dormit du sommeil du juste, sans oublier de faire la remarque judicieuse, que sur les 350 hommes de *la Gorgone*, et les 200 ou 250 de *L'Hécla*, il serait probablement le seul qui dormirait dans dix minutes.

Et, en effet, une grande activité continuait de régner à bord des deux bâtiments.

Le commandant Liart, malgré son humeur, profita de l'avertissement de Phylon, et tâcha de mettre obstacle au roulis qui augmentait d'une manière effrayante depuis que le grand panneau cessait de flamber.

On établit toutes les voiles susceptibles d'être déployées, c'est-à-dire celles du mât d'artimon et les focs.

L'Hécla cependant renvoyait ses canots à bord de *la Gorgone* pour y faire prendre ses matelots et ses soldats passagers.

Adrien put alors aborder Fortanet; il apprit en deux mots que Nestor commandait par intérim, et que la famille d'Héricourt était à bord; mais d'une part l'enseigne du vapeur était obligé de reconduire

ses hommes, de l'autre, celui de la frégate était loin d'en avoir fini avec le service. Adrien chargea Fortanet de ses vives amitiées pour Nestor, de ses respectueux hommages pour la famille passagère, et resta quelques instants accoudé sur la lisse avant de retourner à l'avant où l'on continuait à pomper.

Les environs du grand panneau, en dessus, en dessous, et du côté de bâbord surtout avaient singulièrement souffert, le côté de tribord était moins endommagé. L'on a déjà dit que la chaloupe, les canots, les dromes, les cages à poules et à bestiaux, six affûts de la batterie, les sabords correspondants et les bordages des deux ponts supérieurs avaient été dévorés par la flamme. Le grand panneau n'avait plus de forme, les baux étaient à peu près consu-

més, la partie du mât de misaine qui traverse la batterie était réduite au tiers de sa circonférence, les cuisines et chaudières avaient souffert au point qu'il devenait impossible de s'en servir. Enfin la muraille de bâbord par le travers du grand panneau était complètement à jour, les grosses pièces de la membrure ayant seules résisté, mais d'une manière fort imparfaite. Le feu alimenté par l'étoupe et le goudron s'était en outre étendu au-dehors, et le flanc de dessous le vent aurait été tout entier la proie de l'incendie, si le capitaine Rivelles qui n'oubliait rien, n'avait envoyé dans cette direction une division de gabiers, et si d'autre part le clapotis de la mer ne leur était venu en aide.

De crainte de fatiguer le lecteur, on ne poussera pas plus loin cette description hé-

rissée de termes techniques, il suffit d'avoir fait comprendre que le pont, la batterie et la muraille de bâbord, dans un espace de trente à quarante pieds, étaient entièrement dégarnis de revêtement. Madec se promettait de profiter de cette circonstance pour saisir les canons dès qu'ils seraient suffisamment refroidis.

Le capitaine de corvette ayant achevé sa ronde dans l'intérieur du navire, en rendait compte au commandant.

— Je viens, disait-il, de visiter la batterie et l'entrepont; tout est bien éteint, on ne jette plus d'eau que par excès de précaution, et dès que vous l'ordonnerez on cessera. Mais le mât de misaine est à peu près perdu: nous devons craindre qu'il ne puisse résister à l'action des focs.

Liart fit une horrible grimace.

— Nos canons brûlants ne sont pas encore maniables, ils sont tombés de leurs affûts et l'on ne peut même les jeter à la mer. Quant aux boulets, M. Madec s'en occupe, il en est maître à présent. A travers les bordages brûlés et par le panneau, un grand nombre de projectiles sont tombés dans l'entre-pont et dans la cale où l'incendie aurait fait d'affeux ravages sans M. Phylon et son brave lieutenant. Je ne puis donner que des éloges à ces messieurs ainsi qu'à M. de Merval, qui a déployé une intrépidité, une énergie...

— Pas de phrases, monsieur Rivelles, interrompit sèchement Liart.

— Eh bien, commandant, j'attends vos

ordres. Plus tard, si vous le permettez, je vous signalerai les hommes qui, comme Caboche et Lartigue, par exemple, se sont le plus particulièrement distingués.

— N'ai-je donc pas l'œil à tout? reprit encore le commandant.

— Il est certains détails qui auraient pu vous échapper, continua timidement le capitaine de corvette. A l'avant, dans la batterie, dans l'entre-pont, on a fait des actes de courage qu'il vous a été difficile de voir du banc de quart.

— Monsieur Rivelles! interrompit encore le commandant, je vous ai déjà dit que je n'ignore rien de ce qui se passe à mon bord.

— En ce cas, dit une voix railleuse, il

aurait bien dû savoir que Pigale mettrait le feu cette nuit.

— Qui a parlé? s'écrièrent à la fois les deux officiers supérieurs.

— C'est dans les porte-haubans que se cache le misérable, dit Montoire en se précipitant sur les bastingages de manière à voir au dehors.

Mais ni lui, ni personne ne put découvrir qui avait si singulièrement et si pertinemment pris la parole.

. . . .

Au bout d'une demi-heure, Madec envoya dire que les canons de la batterie étaient solidement amarrés. L'on ne crai-

gnit plus que l'artillerie, se transformant en béliers, causât de nouveaux désastres ; l'on put serrer les focs dont l'effort menaçait le mât de misaine; l'on serra aussi les voiles d'artimon, et comme *L'Hécla* se trouvait alors par la hanche attendant encore des ordres, il reçut celui de donner la remorque à la frégate, et de la conduire au port le plus voisin. — C'était Mahon dans l'île de Minorque.

Nestor avait prévu cette mission, tout était prêt à son bord; quelques instants après, il entraînait *la Gorgone* à travers les lames devenues dures.

IV.

La famille d'Héricourt.

Au moment où le vapeur *L'Hécla* s'arrêta au vent de la frégate incendiée, les devoirs impérieux de Nestor Laviolais ne lui permettaient plus d'accompagner ma-

dame d'Héricourt et sa fille dans la chambre du capitaine.

L'ami de Merval n'avait pu que taire le nom du navire en feu, et s'était borné à dire avec assurance :

— En bas, mesdames, vous ne courrez aucun danger.

Madame d'Héricourt, entrainée et presque portée par son mari, n'en poussa pas moins des cris aigus, car un brandon venait de tomber près d'elle. A l'entendre, elle était sur le point de s'évanouir, ce qui ne l'empêchait pas de gesticuler et de donner le plus ridicule spectacle aux marins et soldats réunis sur le pont.

— La vieille folle ! murmura un mate-

lot en ricanant, se croit-elle déjà dans la grande chaudière du diable ?

— En tous cas, ajouta son voisin, çà ferait du fichu bouillon !

— Ne me parlez pas de ces vieilles carcasses déralinguées, ajouta son voisin, elles se mettent sur le tempérament plus de breloques qu'il n'en faut pour deux tambours-majors.

— Çà l'empêche-t-il d'avoir de vraie basane en manière de face ?

— Et de crier à vous tarauder l'oreille !

— Entends-tu, comme ça pialle ? pire qu'une poulie de guinderesse qu'on n'a suivée depuis six mois.

— Graissez la poulie, et battez la femme, voilà le remède, comme disait le père Madurec, dans les temps, à bord de *la Cibiade.*

— Assez causé de l'ancienne!... mais, par exemple, sa fille, en voilà du reluqué premier brin; pas vrai, Grinchelard?

— On dirait une poupée de cire à la porte d'un parfumeur; du satin, quoi! et mignonne, mignonne, mignonne!...

— Pas si mignonne que la servante.... dame!

— Comme il parle, ce paysan-là, servante! plus souvent!... Mademoiselle Paoletta, qu'on l'appelle, la fille d'un richard

de chez nous... fille de chambre, je ne dis pas non.

— Moi, j'aime mieux la petite demoiselle, la maîtresse, la Parisienne, là!

— Pas moi!... je suis pour l'autre.

— Chacun son idée; j'aimerais mieux les deux à la fois, une tribord, une bâbord, pour aller faire la noce....

— Toi, Grinchelard, tu es toujours farceur!

— Et pas dégoûté!

. . . .

Le plus profond silence venait d'être or-

donné; on manœuvrait pour prolonger la frégate; un regard sévère de Nestor s'arrêta sur nos facétieux marins, dont la conversation fut ainsi brusquement interrompue.

Cependant, Paoletta la provençale avait soutenu Suzanne toute tremblante, mais silencieuse, et qui se jeta à genoux dès qu'elle fût dans le petit salon, d'où l'on entendait une multitude de bruits effrayants.

Les pétillements et les craquements de *la Gorgone*, les mugissements des bestiaux, les commandements au porte-voix, les coups de sifflet, les grondements de la vapeur, les détonations des canons de sous le vent qui se déchargeaient à bord de la frégate par le fait seul de l'incendie, les

bouillonnements de la mer, mille chocs, mille bonds, et les murmures confus des deux équipages, et la mise à l'eau des embarcations, — tout cela formait un effroyable et sinistre concert.

Paoletta s'agenouilla auprès de Suzanne.

Les autres femmes et les enfants s'étaient refugiés dans le carré des officiers de *L'Hécla*; de là partaient encore des cris d'effroi et des gémissements étouffés.

Sur le pont, Nestor donnait l'exemple du sang-froid; les marins habitués à lui obéir, exécutaient avec empressement ses ordres donnés par signes, les soldats, jaloux de rivaliser de zèle et de courage, suivaient aveuglément l'impulsion imprimée par les matelots.

On sait quels éminents services rendirent à la frégate l'équipage du vapeur, ses pompes, ses canots, et l'escouade de secours dirigée par l'enseigne de vaisseau Fortanet.

Tandis que les braves gens des deux navires déployaient à l'envie une noble audace, dans la chambre du capitaine, à bord de *L'Hécla*, M. d'Héricourt s'efforçait en vain de rassurer sa femme, dont la terreur devenait extravagante.

— Pour Dieu ! madame, disait-il avec humeur, calmez-vous, ou du moins taisez-vous.

M. d'Héricourt, homme ferme, qui avait fait en qualité d'officier les dernières campagnes de l'empire et qui avait vu de

près des dangers autrement sérieux que ceux courus par le vapeur, s'impatientait de plus en plus. A diverses reprises, il eut une peine infinie à empêcher sa femme de remonter sur le pont.

— Madame, pour la dernière fois, dit-il sévèrement, je vous répète qu'il n'y a aucun péril ici pour vous; M. Laviolais vous l'a dit. Nous sommes au vent de la frégate, et les plus sages précautions ont été prises. Je l'atteste sur l'honneur.

Sourde aux meilleurs raisonnements, madame d'Héricourt continuait à jeter les hauts cris; elle ne savait plus ce qu'elle disait, ni ce qu'elle faisait; la terreur la mettait hors d'elle-même; elle se leva de nouveau et courut vers la porte.

Alors M. d'Héricourt, à bout de pa-

tience, lui prit le bras et la contraignit à s'asseoir sur le canapé.

Suzanne et Paoletta stupéfaites, n'avaient pu continuer à prier ensemble, elles se tenaient à l'angle opposé du petit salon, l'une sur l'autre appuyées, et formant un de ces groupes gracieux que produit quelquefois l'inspiration d'un peintre habile.

Paoletta ne connaissait madame d'Héricourt que depuis peu de temps, elle se demandait si sa maîtresse était subitement devenue insensée. En toute autre occasion les exclamations de la vieille dame eussent provoqués ses francs éclats de rire, mais elle ressentait une compassion sincère. — Et d'ailleurs le tumulte redoublait sur le pont; l'on entendait amener les canots, le vapeur tanguait lourdement, et les cloi-

sons, les échelles, les roues, les mâts craquaient avec ce bruit plaintif qui produit toujours quelqu'effet sur les passagers étrangers à la marine.

Suzanne souffrait doublement. Forcée d'approuver tout bas la conduite énergique de M. d'Héricourt, elle rougissait de la faiblesse et de la colère honteuse de sa mère qu'elle plaignait, qu'elle excusait même.... mais que pouvait-elle?

Il fallait bien qu'elle gardât un pénible et respectueux silence.

Paoletta l'imitait.

Madame d'Héricourt s'emportait; sa frayeur et le sentiment de son impuissance se trahissaient en tirades déclamatoires.

Depuis longues années, la pauvre femme avait adopté le genre emphatique et prétentieux. C'était désormais sa seconde nature ; et cependant, elle avait été élevée par des parents qui combattirent de tout leur pouvoir les tendances de son esprit faux.

M. Dupernet, son père, ancien fournisseur des armées navales, fixé à Paris, recevait toute la marine ; les officiers, les employés du ministère, les étrangers abondaient chez lui. Thérèse devint le point de mire de l'ambition sinon de l'amour d'une foule de prétendants ; elle fut en butte aux galants hommages d'un grand nombre d'aventureux marins plus audacieux peut-être parce qu'ils étaient nomades, et qui contribuèrent par leurs flatteries à augmenter ses travers.

M. Liart des Ardannes, alors lieutenant de vaisseau, se fit remarquer parmi les plus empressés, il se déclara positivement dès qu'il fut nommé capitaine de frégate.

Madame Dupernet, personne de grand sens, repoussa la demande du jeune officier supérieur, quoiqu'il fut alors l'homme à la mode dans la société maritime et coloniale de la rue Royale. Son origine mystérieuse, ses manières légèrement impertinentes, son ton tranchant et mille bruits incroyables qui circulaient parfois sur son compte, bien plus encore que son peu de fortune, avaient motivé le refus péremptoire des parents de Thérèse. — Ils cherchaient surtout un gendre capable de les remplacer auprès de leur fille. On choisit M. d'Héricourt que des précédents

honorables et une habileté reconnue mettaient déjà au rang des capitalistes les plus distingués. Malheureusement M. d'Héricourt échoua où le père et la mère de Thérèse avaient échoué avant lui. Après le mariage, la jeune femme, plus libre de se livrer à ses goûts, acheva par ses lectures, la fréquentation de certains théâtres et le choix de ses intimes, de vicier son jugement.

Telle était madame d'Héricourt, femme fantasque, vaine de ses grandes manières qu'elle exagérait, fière de grands sentiments qu'elle dénaturait, enamourée de mots vides de sens, de phrases sonores, de pathos en un mot, et dépassant toujours le milieu des convenances.

Elle faisait encore grand cas de M. Liart

des Ardannes, qu'elle avait revu dans le monde; à ses yeux son mari n'était qu'un *homme d'argent* d'une décourageante médiocrité. Parfois elle reprochait à M. d'Héricourt d'avoir abandonné la *noble carrière des armes*, et de s'être laissé décourager par *les glorieuses fatigues de la guerre.*

Plusieurs fois Suzanne avait eu la douleur d'entendre de semblables paroles, mais elle connaissait son père, et l'appréciait comme il méritait d'être apprécié.

M. d'Héricourt, après douze ou quinze années de services militaires, avait donné sa démission au commencement de la paix. Il héritait de sommes considérables qui fructifièrent entre ses mains; mais il n'abusa point d'un succès dû surtout à la rectitude de son jugement. Depuis près de

dix ans, il s'était pour ainsi dire retiré des affaires. Il passait l'été en Touraine, dans sa terre de Fermignes, et ses bienfaits l'avaient rendu cher à tous les habitants de la contrée. L'hiver, il rentrait à Paris dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Il faisait le bien sans ostentation, et vivait de la manière la plus honorable, quand, presque malgré lui, par suite de relations de société, il se trouva conduit à accorder son patronage à la *Compagnie Numide*, fondée pour le défrichement de l'Algérie française. Les prospectus le séduisirent, plusieurs hommes puissants le poussèrent dans une entreprise qui se présentait sous des dehors éminemment patriotiques ; il se laissa mettre en avant. Son nom attira la foule des actionnaires, et bientôt aussi une masse d'émigrants, qui

partirent pleins de confiance, mais qui ne trouvèrent à Alger que déceptions et misères de tous genres.

La Compagnie Numide n'était pas sérieuse; ses principaux agents prirent la fuite; une faillite, qui entraînait la ruine de cent familles aisées et la détresse la plus complète pour cent familles de pauvres colons, était imminente. M. d'Héricourt regarda comme un devoir sacré de relever une affaire éminemment bonne et viable, que la plus infâme banqueroute allait réduire à néant; il fit le sacrifice de son indépendance et d'une partie de sa fortune, prit lui-même la direction abandonnée au premier occupant, reconstitua la société, n'hésita pas à racheter au pair un nombre considérable d'actions déjà sans valeur, rendit du crédit à l'opération, en-

voya des secours aux émigrants, et leur fit promettre qu'il ne tarderait pas à les rejoindre.

Telle était la cause de son voyage.

Madame d'Héricourt voulait emmener un nombreux domestique, son mari s'y opposa ; cependant un valet et une femme de chambre accompagnèrent la famille jusqu'à Marseille. Ces gens avaient été choisis par la maîtresse de la maison, et jouissaient de sa confiance. A Marseille, ils disparurent, emportant des bijoux, des cachemires, plusieurs malles d'effets et toute l'argenterie. On sut qu'ils avaient pris passage aux premières places sur un paquebot napolitain, sous les noms du marquis et de la marquise de Vestignac. Madame d'Héricourt en eut une attaque de nerfs.

Son mari fut bien aise d'être débarrassé du marquis et de la marquise de chambre.

— Encore des Numides, dit-il, en faisant allusion à ses prédécesseurs dans l'entreprise qu'il dirigeait.

Le nouveau directeur avait fait ses premières armes avec un brave soldat appelé Urbain Lartigue, qui s'était fixé à la Ciotat, entre Marseille et Toulon. Ils étaient partis ensemble sac au dos. D'Héricourt devint capitaine, et plus tard millionnaire; Lartigue, sergent et pauvre diable, mais son ancien camarade ne l'avait point oublié, comme le prouvait une jolie maisonnette blanche tapissée d'espaliers, entourée de quelques arpents de vigne et d'olivettes, et sise sur le meilleur terrain de la commune.

En partant de Paris, M. d'Héricourt forma le projet d'aller rendre une petite visite au vétéran. Suzanne en fut ravie. Elle brûlait de connaître le vieux compagnon de son père. Un léger détour dans la route donna lieu au plus charmant épisode du voyage.

Il est difficile de dire combien fut grande la joie d'Urbain Lartigue et de ses enfants, quand la famille d'Héricourt vint inopinément leur demander l'hospitalité.

Le sergent retraité faillit en perdre la tête, il pleurait comme un enfant, il était au septième ciel.

Tandis que sa femme, ses filles ainées et son dernier fils accueillaient de leur mieux les voyageurs, Urbain, d'une main trem-

blante, saccageait ses treilles et ses pêchers; il n'y trouvait pas de fruits assez beaux pour son capitaine dont la cordialité le touchait plus encore que tout le bien qu'il avait reçu de lui. Ses pêches, son délassement favori, n'étaient plus dignes de mademoiselle Suzanne..... S'il avait su qu'il recevait de tels hôtes!...

— Tout est à merveille, mon vieux camarade! disait M. d'Héricourt. Je vois que tu m'aimes encore.

— Je voudrais me faire hacher menu pour vous, mon capitaine... foi de troupier!

Les bonnes gens, dans leur enthousiasme de bienveillance, admiraient l'esprit

de madame Thérèse et trouvaient qu'elle déclamait furieusement bien.

On voit pourquoi et comment Paoletta fut offerte et acceptée à titre de compagne de route faisant office de femme de chambre.

Le bonhomme Urbain Lartigue n'aimait personne au monde autant que Paoletta, la plus jeune de ses filles; c'était sa perle, l'objet de sa prédilection de vieillard. Il s'estima heureux de s'en séparer pour la confier à son bienfaiteur.

Urbain n'eut qu'un regret, ce fut de ne pouvoir lui présenter son fils Martial, patron au cabotage, qui commandait ordinairement une des belles tartanes du pays; mais Martial avait été levé au service

et levé en même temps qu'un excellent matelot charpentier nommé Caboche, qui était fiancé à Paoletta.

— J'ai fait un voyage à Toulon avec ma fille, disait l'ancien sergent, pour tâcher d'en ravoir un au moins, s'il était possible; mais le commandant de *la Gorgone*, leur frégate, est un vilain homme qui m'a empêché de réussir.

Paoletta maudissait Liart, car Paoletta aimait tendrement Caboche, le quartier-maître de charpentage.

Si elle avait su que le navire embrasé était celui de son frère et de son promis, elle eût éprouvé de trop vives craintes pour laisser dominer son attention par la scène que faisait madame d'Héricourt,

heureusement elle l'ignorait, et la pauvre fille, interdite, bouche béante, ouvrait de grands yeux.

Suzanne était pourpre de pudeur filiale. M. d'Héricourt faisait un violent effort pour conserver les formes convenables.

Au dehors, le feu, la mer, la vapeur tonnaient toujours ; les deux jeunes filles, témoins d'une querelle dont la fermeté de M. d'Héricourt ne pouvait venir à bout, avaient oublié le lieu où elles se trouvaient leur position à bord, leurs craintes, leurs prières. Elles se serraient l'une contre l'autre, semblables à deux gazelles effrayées, tremblantes, n'osant respirer qu'à peine, et se pressant instinctivement la main.

Suzanne avait passé son bras droit au-

tour de la taille flexible de Paoletta, qui baissait ses grands yeux noirs et se fût volontiers cachée dans la cellule voisine; mais ni l'une ni l'autre n'avaient la force de faire le moindre mouvement.

Enfin le bruit extérieur diminua un peu, ou plutôt il changea de nature; on n'entendait plus les pompes du vapeur, ni le craquement de l'incendie; déjà plusieurs fois, *L'Hécla* s'était mis en mouvement. Madame d'Héricourt, de guerre lasse, s'apaisait. Son mari remonta sur le pont.

Le dernier canot du vapeur abordait en ce moment. Nestor faisait faire l'appel général des passagers et de l'équipage, pour s'assurer que tout son monde était de retour. Après avoir donné la remorque à la frégate, il remit le quart à l'officier de service.

M. d'Héricourt apprit alors que le navire sauvé était *la Gorgone.* Fortanet, qui revenait de corvée, s'approcha de lui et lui transmit les respects et les hommages empressés d'Adrien de Merval.

— Il est temps, ajouta Nestor, d'aller rassurer ces dames.

Mais à peine M. d'Héricourt redescendu dans le petit salon, eût-il prononcé le nom de la frégate que Paoletta devint tremblante.

Suzanne ne pouvait être inquiète pour Adrien, car Nestor paraissait joyeux. Il était fier d'avoir rempli tous ses devoirs en conscience, il était heureux d'avoir si puissamment contribué à l'extinction de l'incendie ; et du reste, il ajouta :

— Demain sans doute, quand nous se-

rons à Mahon, Merval viendra nous rendre visite, et s'il n'a pas de canot je vous promets d'aller le chercher.

Madame d'Héricourt se contenta de dire d'un ton déclamatoire :

— Coïncidence bizarre !... Quelle surprenante rencontre au sein des mers; à travers les ombres épaisses de la nuit !

Elle n'osa pas s'enquérir de M. des Ardannes, et d'ailleurs il était évident que si le commandant avait péri, Nestor en eut parlé. Enfin, les regrets de madame d'Héricourt avaient eu, depuis plus de vingt ans, tout le temps de s'assoupir ; Liart pour elle était une sorte de fantôme d'amour qu'elle s'était parfois complue à évoquer dans des moments de colère nerveuse,

mais au demeurant ce n'était encore qu'un fantôme.

Cependant M. d'Héricourt avait demandé si l'on comptait beaucoup de victimes à bord de la frégate.

Paoletta frémissante écoutait. Suzanne partageait les anxiétés de la jeune fille.

— Non ! selon toute apparence, répondit Nestor, mais nous n'aurons de détails sur les causes et les résultats de l'incendie qu'après avoir communiqué avec la frégate.

Paoletta s'affaissa sur elle-même et tomba dans les bras de Suzanne en murmurant les noms de son frère et de son fiancé :

Pour expliquer sa défaillance, Suzanne dit aussitôt :

— Martial Lartigue est embarqué sur *la Gorgone.*

— Nous ne pourrons malheureusement avoir de ses nouvelles qu'à Mahon, répondit Nestor, je n'ai point le droit de questionner la frégate à cet égard.

V.

Pigale.

A bord de la frégate *la Gorgone*, l'obscurité succédait maintenant aux sinistres clartés de l'incendie.

Le commandant Liart des Ardannes

était encore sur le banc de quart, Montoire à ses côtés ; le tambour battit l'assemblée, les hommes se mirent en rangs, ayant leurs officiers en tête, Madec d'un bord, Merval de l'autre.

Un fanal fut posé sur le cabestan, auprès du commissaire qui ouvrit le rôle d'équipage, et appela successivement les officiers, les élèves, les maîtres, les matelots et les surnuméraires.

Quant vint le tour de Phylon, le commandant dit :

— C'est bien ! passez !

Quant vint le tour de Pigale, aucune voix ne répondit : *Présent* !

— Pigale, Jean-François, apprenti marin, répéta l'agent comptable.

Nouveau silence.

— Continuez! dit Liart.

A l'exception de quelques malades ou blessés pour lesquels on répondit, l'équipage était au complet. Enfin, les cambusiers, les mousses et les domestiques ayant été appelés jusqu'au dernier, le commandant, précédé par des timonniers portant des fanaux et suivi par le capitaine de corvette, le commissaire, le docteur, le capi-ne d'armes et plusieurs autres membres de la maistrance, commença l'inspection intérieur de la frégate. M. Duparc, le chef de timonnerie et le doyen des premiers maîtres du bord, faisait nécessairement partie de l'escorte officielle.

Les matelots furent retenus sur le pont où de nombreux travaux d'ordre les occupèrent ; Madec prit le quart ; Adrien, qui était chargé de l'artillerie des gaillards, de la mâture et du gréement, alla surveiller les opérations qui rentraient dans son détail ; Montoire, qui remplissait en quelque sorte les fonctions d'aide-de-camp auprès du commandant, se hâta de le rejoindre dès qu'il eût écrit sur le journal du bord la relation de l'incendie.

Les rapports de Phylon et du capitaine Rivelles parurent encore à Liart bien au-dessous de la réalité. La batterie entre le mât de misaine et le grand mât était un chaos affreux.

Dans le faux pont, où avaient roulé la plus grande partie des débris, on trouva

au milieu des cendres des corps d'animaux calcinés. Le docteur s'approcha, et poussa une exclamation ; puis, ramassant quelques morceaux de charbon d'une forme particulière :

— Des restes humains ! s'écria-t-il.

— C'est Pigale, sans doute, dit imprudemment Achille Montoire.

Liart se retourne brusquement... Il avait pâli, un feu sombre brillait dans ses yeux. Le docteur continuait à recueillir les lambeaux presque méconnaissables d'un corps réduit en charbon et puis brisé en pièces.

— Commandant, dit le capitaine de corvette, je vais donner l'ordre d'ensevelir ce malheureux.

— Bien, répondit Liart.

Rivelles se tourna aussitôt vers le maître voilier, dans les fonctions duquel rentre l'ensevelissement des cadavres.

— Il conviendrait cependant de constater l'identité de l'individu ! fit observer le commissaire.

— Timonnier, reprit aussitôt Liart, allez dire à l'officier de quart de hêler *L'Hécla* et de demander s'il ne manque personne à son bord.

Alors le groupe des chefs resta autour du maître voilier, qui commençait à exécuter l'ordre du capitaine de corvette et développait un morceau de toile grise dans lequel il rangea méthodiquement la

tête et les membres de la victime. Il les roula ensuite dans le grossier linceuil et se mit à coudre. Les timonniers l'éclairaient.

Un triste rayon lunaire, qui se brisait sur deux étages de poutres noircies, mêlait sa lueur à celle des fanaux ; c'était un tableau lugubre et saisissant que l'équipage examinait d'en haut avec horreur.

Le porte-voix retentit en ce moment.

— Ho ! de *L'Hécla* ! ho ! cria l'officier de service.

— Holà ! répondit le vapeur.

— Avez-vous fait l'appel général ?

— Oui !

— Avez-vous perdu quelqu'un ?

— Personne !

— A la bonne heure !

A la bonne heure est la formule qui clôt toujours une de ces conversations au porte-voix, pendant lesquelles un profond silence règne à bord des deux navires.

— C'est nécessairement Pigale, dit le docteur Blaye.

Le commandant Liart fit encore un mouvement convulsif, mais sa fureur arriva au paroxysme, quand il entendit encore la même voix qui déjà s'était élevée par deux fois, et qui disait :

— Pauvre Pigale ! Liart t'a tué ! Aux armes ! vengeons Pigale !...

Le commandant resta sans voix pendant quelques secondes.

— Capitaine d'armes ! s'écria-t-il ensuite, qu'on me trouve ce misérable !... entendez-vous !... Allez sur le pont ! courrez ! cherchez !

Le capitaine d'armes surgit de derrière une épontille sombre, fit un salut militaire, et disparut.

La voix semblait être partie, cette fois, du bord du grand panneau, de l'endroit même où l'incendie avait éclaté ; mais les matelots, effrayés de l'audace de celui qui venait de parler, se dispersèrent et s'en-

fuirent; l'adjudant de police ne trouva plus personne auprès du panneau ; il interrogea militairement une vingtaine d'hommes, et n'obtint aucun renseignement.

Après l'inspection, le commandant Liart le fit comparaitre :

— Eh bien, capitaine d'armes, quel est cet homme ?

— J'ai eu beau chercher, demander, interroger...

— Il faut qu'on me le trouve, je le veux !

— Presque tout l'équipage était au bord du grand panneau.

— Celui que nous cherchons avait peut-être des voisins, dit le sous-officier, comme pour inviter le commandant à infliger une punition générale.

— Sans doute! reprit Liart, dont les yeux pétillèrent, je veux qu'on le dénonce! — Alors élevant la voix : — Maître d'équipage! commanda-t-il.

Le maître était au pied du grand mât, il faisait remplacer les poulies et les manœuvres brûlées, coupées ou cassées. En s'entendant interpeller par le commandant, il se retourna, porta la main gauche à son chapeau, prit son sifflet de la droite, et attendit :

Liart dit alors :

— Il est ordonné à l'équipage de déclarer

au capitaine d'armes qui a parlé pendant que le commandant passait l'inspection.

Le maître donna un long coup de sifflet et répéta textuellement.

— Faute de quoi, poursuivit Liart, l'équipage sera retranché de vin, et consigné jusqu'à nouvel ordre !

Un cruel sourire glissa sur les lèvres du capitaine d'armes.

Le maître d'équipage répéta la fin de la proclamation, que suivit un sourd chuchotement ; mais nul ne bougea.

Presqu'au même instant, le maître voilier vint dire à l'officier de quart que le corps de Pigale était enseveli. Cette com-

munication fut hiérarchiquement transmise au commandant, qui donna des ordres en conséquence.

Deux minutes après, un groupe composé d'une dizaine d'individus était assemblé à tribord-devant, dans la batterie. Le feu n'avait fait que peu de dégâts de ce côté ; seulement la fumée avait tout noirci, et les assistants se détachaient en relief sur un fond informe et obscur. Le capitaine de corvette présidait à la cérémonie funèbre, si toutefois on peut donner un tel nom au jet d'un cadavre à la mer.

Il n'y avait à bord de *la Gorgone* ni aumônier, ni prêtre passager ; mais M. Duparc, le chef de timonnerie, proposa de lire quelques prières dans un pauvre livre de messe prêté par un novice breton ; le

capitaine Rivelles autorisa le vieux chef à remplir le pieux office qu'il sollicitait.

A la lueur d'un fanal de combat, le doyen du bord commença la lecture ; le capitaine de corvette se découvrit, le docteur, le commissaire, le capitaine d'armes, le maître voilier, Caboche, l'infirmier, et quelques matelots présents suivirent son exemple.

Ces préliminaires furent brefs. On ouvrit le sabord de chasse.

Caboche, en sa qualité de quartier-maître charpentier, posa sur le seuillet inférieur une planche dont on fit un plan incliné ; le voilier y plaça le corps, qui glissa. Un bruit sourd se fit entendre.

— *Amen* ! dit le chef de timonnerie.

La mer avait dévoré sa proie. Le sabord fut refermé.

Le capitaine de corvette alla rendre compte au commandant de l'exécution de ses ordres.

Le capitaine d'armes, conformément à l'ordonnance, prévint de même l'officier de quart.

A quatre heures du matin, Madec, que Montoire venait de relever, écrivit sur le journal du bord, à la colonne des événements, immédiatement au-dessous de la relation de l'incendie :

De une à quatre heures.

« Temps nuageux, mer clapoteuse, jolie brise variable du N.-O au N.-N.-O. Sous

les focs, le perroquet de fougue, le foc d'artimon et la brigantine. A une heure, le commandant ayant rendu le service, pris le quart. Les canons de bâbord étant saisis, et tout étant accoré en bas, serré les voiles. Pris la remorque du vapeur *L'Hécla*, le cap au S.-S-O. Fait l'appel général. Le nommé Pigale (Jean-François), apprenti marin, est porté manquant. Le commandant, suivi du capitaine de corvette et du petit état-major, passe l'inspection de la frégate. Dans l'entrepont, le docteur trouve les restes d'un homme brûlé. Hêlé le vapeur qui a répondu qu'il ne lui manquait personne à bord. Le cadavre étant bien reconnu pour celui du nommé Pigale (Jean-François), apprenti marin, âgé de vingt-quatre ans, né à Saumur (Maine-et-Loire), enseveli et jeté à la mer. Pompé l'eau de la cale, balayé le pont, la

batterie et le faux pont. Jeté dehors les charbons et les cendres. Installé un poste de couchage pour une bordée.

» A deux heures, la brise mollit en tournant au nord; l'équipage est occupé à réparer les avaries du gréement.

» A trois heures, envoyé les bâbordais se coucher; réglé le service de nuit. Le ciel se dégage dans la partie du Nord. »

Le capitaine d'armes rassembla les effets de Pigale, le commissaire en fit l'inventaire en présence du capitaine Rivelles, et puis y mit les scellés; ensuite, il raya aussi sur le rôle d'équipage le nom de l'apprenti marin, après avoir mis en marge : *Mort*.

Dans la colonne des observations, on li-

sait ; « — A été brûlé pendant l'incendie de la nuit du 21 au 22 août. (*Voir le journal des officiers.*) »

C'est à quoi se bornèrent les conséquences officielles de la mort du malheureux conscrit; mais lorsque les officiers et les maîtres qui avaient pris part à la triste cérémonie du jet à la mer se furent dispersés dans le navire, il resta quelques matelots autour du sabord de chasse. — Ils se comptèrent dans l'obscurité, Caboche et Lartigue étaient du nombre.

Un rayon de lune affaibli par les nuages grisâtres que tourmentait la brise de nord-ouest, répandait alors une lueur indécise sur l'avant du navire; le réduit où se trouvaient les marins fut éclairé par un reflet.

Le quartier-maître charpentier, voyant qu'il n'était entouré que de camarades, poussa un soupir et prit la parole.

— Enfants, dit-il, voici plus de quinze ans que je navigue : J'en ai bien vu, et des dures ! J'étais sur le *Colosse* avec le commandant Saint-Maur, qui devint fou en cours de campagne. Le second, les officiers ne savaient que faire, le docteur n'osait pas dégommer le commandant. Ça commença par des manies tout doucement, des idées de bœuf à toute minute, des branlebas, des inspections qui duraient des jours et des nuits; après ça des colères comme on n'en a pas vu. Il y avait de la misère, oui, il y en avait... Les retranchements, les fers, les coups de corde pleuvaient comme la grêle; c'est égal, on souffrait tout ; — voilà le service quoi ! — Un

jour enfin, la tête achève de lui partir : il demande une mèche allumée et la clé de la soute à poudre. Le maître canonnier a peur, va prévenir le second qui a peur aussi; cette fois-là il s'agissait de la peau en grand. Le conseil des officiers s'assemble, le docteur ne fait ni deux ni un, met son rapport sur le papier, le second prend le commandement. On enferme le commandant chez lui avec des factionnaires aux portes. On lui passait son dîner par le panneau. A ce régime, il se calma, il se guérit, il finit par se plaindre au ministre. On parla dans les temps de faire passer conseil aux officiers, mais pourtant la chose n'alla pas plus loin. Saint-Maur fut mis en retraite, le docteur et le second aussi; je nesais pas de qu o i iltourna pour l'état-major, voilà l'histoire!... Eh bien, moi, je dis à cette heure, que *le Colosse* était en-

core pain blanc, fleur de farine, en comparaison de la frégate.

— Pauvre Caboche, dit Lartigue en lui posant la main sur l'épaule; dire qu'on le lève pour le service, juste quand il allait renoncer à la marine et devenir mon frère, quoi !

— C'est donc vrai, patron, demanda un chaloupier, que Caboche aurait épousé mam'zelle Paoletta ?

— C'est vrai, tout était paré quand on nous a levés ensemble pour cette frégate de malheur.

— Oui, j'ai vu de la misère, j'en ai bien vu! poursuivit Caboche, j'ai navigué au marchand à bord du capitaine Frigeon,

qui se mettait en ribote tous les soirs à la mer et montait pour lors sur le pont avec un fusil à deux coups chargé, envoyait le monde sur les vergues, et si celui qui prenait l'empointure n'allait pas à sa fantaisie, il tirait dessus. Nous avions un Bordelais qui reçut dans le mollet toute une charge de gros plomb ! Mais je dis encore que le capitaine Frigeon était un bonhomme en comparaison du commandant Liart; quand il était à jeun on était tranquille au moins.

— Liart ! Liart! dit Martial Lartigue en baissant la voix, quand je pense que mon père, un sergent de la garde, un troupier fini, qui a fait les guerres de l'empereur, est venu tout exprès de la Ciotat à Toulon, avec ma petite sœur Paoletta, pour lui demander le déclassement de Caboche,

lui disant : « — Vous m'avez pris mon fils qui est patron au cabotage, laissez-moi au moins celui-ci qui doit épouser sa sœur. » Il lui expliquait tout, il ne demandait que le consentement du commandant, et le reste s'arrangeait tout seul...... mais Liart les a renvoyés sans vouloir seulement les écouter.

— Moi, dit Caboche d'une voix étouffée, je connais ce Liart depuis longtemps... Je disais bien au père Lartigue : — Il n'y a rien à faire!... A Lorient, j'étais jeune alors, une hôtesse de marins lui demandait grâce à genoux pour son mari qu'il allait faire fusiller... il la fit empoigner par la police.

Un bruit étrange attira l'attention des matelots assemblés.

Était-ce un soupir étouffé dans une poitrine humaine, un sanglot? Était-ce un craquement dans les bordages, le pas d'un espion ?... ou l'adieu plaintif d'une âme qui va quitter le bord, on ne sait.

Les plus hardis se levèrent, cherchèrent dans l'ombre, n'y trouvèrent rien, et revinrent s'asseoir.

— C'est l'esprit de Pigale qui fait sa dernière ronde à bord! dit le chaloupier qui s'était déjà permis d'interroger Lartigue.

— Pauvre Pigale! ajouta Caboche; c'était un paysan, un sans raison; qui ne connaissait pas tribord d'avec bâbord, ils lui ont tourné la tête! Voici de ça trois ou quatre jours, je relève à part moi que Pi-

gale a une idée. Il y avait de quoi s'étonner, je m'étonne aussi. Tu sais qu'il était gardien de la cage à poules; je le voyais travailler là-dedans, récurer, laver, gratter; un sans sóin pareil, voyez-vous matelot, ça donnait à penser.

— Il est clair, dit un des autres marins, qu'il aura ramassé du foin, de l'étoupe et de la paille dans ses cages, et que ce soir il a tout brûlé d'un coup.

— Pardi, si c'est clair !

— C'était un innocent !

Telle fut l'oraison funèbre du conscrit Pigale.

— Maintenant, mes fils, reprit Cabo-

che, ne restons pas davantage ici, vu qu'il y a de l'ouvrage en haut.

— Mais dis donc, on s'échigne, on s'échaude, on travaille à mort, et ça pour être retranchés de vin.

— Et puis? demanda le quartier-maître.

— Dame! je pensais...

— Tu pensais mal; vois-tu, le père Rivelles et les officiers, ils ont aussi leurs misères...

— Je ne dis pas non, quoiqu'ils ne soient pas tant jugulés que nous.

— A savoir, matelots, à savoir, voilà

mon opinion; ils travaillent pourtant le mieux qu'ils peuvent. Patience, matelots, on marronne, il y a de quoi; mais pas de bêtises!

— Oui, matelots! faites comme dit Caboche, ajouta Martial Lartigue; il a ses idées...

— Frère, ajouta Caboche, je n'ai d'autre idée que de débarquer sitôt que je pourrai, et de me faire déclasser... pour ne pas trouver d'autre Liart sur mon chemin... Patience! mes fils, je n'en dis pas plus!

— Il y en a un tout de même, répondit le chaloupier, qui en a dit davantage... Il a crânement fait bisquer le commandant. Voilà un poulet, par exemple; il est hardi! Qui est-ce, pensez-vous?

— Je n'en sais rien, répondit Caboche, et n'en voudrais jamais savoir un mot seulement... A quoi mènent ces cris-là !... A nous faire avoir plus de misères qu'avant, si c'est possible !.. Patience ! matelots, patience, voilà mon opinion.

— Oui, patience ! murmura Lartigue, qui accompagnait sur le pont le quartier-maître charpentier, patience, c'est Caboche qui le dit.

Mais les autres marins se disaient tout bas :

— Patience ! patience ! et après ?... Ça changera-t il le commandant ?.. Ce Caboche-là et Lartigue aussi sont toujours du bord de l'autorité...

Soit que les matelots se défiassent les

uns des autres, soit qu'ils n'eussent pas de projet arrêté, aucun d'entre eux ne compléta la pensée; mais il était évident que des éléments de révolte existaient dans l'équipage.

Caboche et Lartigue, en arrivant au panneau des cuisines, s'arrêtèrent tout-à-coup; — ils venaient d'apercevoir une ombre noire à la place même qu'ils quittaient: cette ombre s'avança vers eux:

— Lartigue et Caboche! dit la voix sévère du capitaine d'armes, qui ouvrit son fanal sourd et les examina pendant un instant. Deux quartiers-maîtres!... le patron de la chaloupe, et le troisième charpentier!.. à causer en bas, quand il y a du travail là-haut... C'est bien!

Le fanal se referma; le capitaine d'armes disparut sans bruit.

— Il a tout entendu, dit Lartigue.

— Tant pis! répondit Caboche, qu'il fasse ce qu'il voudra; ayons bon courage, et comme disent les Bretons de mon pays: — Si le diable est avec eux, le bon Dieu est avec nous!

Les autres matelots avaient pris la fuite en se cachant la figure entre les mains.

VI.

Soupçons.

La privation absolue de vin, après une nuit de fatigue et de périls, — alors qu'on eût accordé double ration à bord de tout autre navire, — était un acte absurde et

surtout impolitique de la part du commandant.

Liart aurait dû feindre de n'avoir pas entendu la voix du mystérieux personnage qui l'avait insulté ; c'était le cas ou jamais d'avoir uniquement recours à la police secrète du bord ; il fit une faute grave en dictant la proclamation répétée par le maître de manœuvre.

La consigne, c'est-à-dire le refus absolu de permission pour descendre à terre, était du reste une peine illusoire, puisque déjà le commandant n'autorisait presque jamais le capitaine de corvette à accorder aux gens de l'équipage quelques heures de liberté. Enfin, aux termes de la loi le retranchement de vin ne peut durer plus de trois jours.

Sous ce dernier rapport, il est vrai, l'homme qui faisait infliger des peines afflictives sans jugement, savait qu'il jouissait d'une immense latitude, qu'il échappait à tout contrôle, et qu'il prolongerait arbitrairement l'une des privations les plus sensibles aux matelots, pour lesquels le quart de vin est un besoin impérieux. Mais cette faculté ne pouvait lui suffire. Habitué, comme il l'était, à exercer le pouvoir absolu, il ne supportait pas la pensée qu'un subordonné se fût soustrait à son pouvoir et à sa vengeance.

Après le coup de sifflet, il se tourna vers Madec, qui dirigeait le quart.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton sec, vous étiez sur le pont pendant que je passais mon inspection ; comment se fait-il

que l'équipage fut accroupi autour des débris du grand panneau ?

— L'équipage, rangé sous les ordres de l'officier chargé du gréement, des élèves et du maître de manœuvre, s'occupait activement des réparations. On était autour du panneau, car c'est là que se trouvent nos principales avaries, mais personne n'était accroupi.

— On me l'a dit.

— On s'est trompé, commandant.

— Je vous répète qu'on me l'a dit.

— J'ai eu l'honneur, moi, de vous attester le contraire.

Cette réponse fut prononcée de ce ton

simple, ferme et respectueux néanmoins, que Madec avait accoutumé de prendre; mais dans l'état de colère violente où était Liart, le sang-froid de l'enseigne fut impuissant.

— Et moi, monsieur, je vous dis que les matelots au lieu de travailler, étaient vautrés autour du grand panneau, et qu'ils examinaient ce qui se passait en bas.

— Je dois déclarer, commandant qu'ils se tenaient debout et travaillaient. Je ne pouvais les empêcher de regarder au-dessous d'eux.

— Monsieur Madec, s'écria Liart, vous vous faites un jeu de me démentir.

— J'ai vu, commandant, et je dis simplement ce que j'ai vu.

Liart parcourut trois fois à grand pas toute la longueur du gaillard d'arrière; puis il s'arrêta, les bras croisés, précisément au pied du banc de quart.

Madec, son porte-voix à la main, présidait de là aux travaux et à la manœuvre; il s'attendait à une scène et se promettait de rester calme jusqu'à la fin.

— Monsieur, dit Liart, vous savez qu'un homme a parlé: vous savez qu'on cherche cet homme.

— Oui, commandant.

— Vous étiez de quart, vous ne pouvez ignorer de quel groupe cet homme faisait partie.

— Je l'ignore cependant, et je dirai

plus : je n'ai absolument rien entendu.

Cette assertion était vraie. Les paroles qui avaient si clairement retenti dans le faux pont n'avaient pas été entendues sur le gaillard d'arrière. Mais Liart, hors de lui, s'écria violemment :

— Vous mentez !

Madec fit un bond sur le banc de quart; le commandant crut qu'il allait se porter à des voies de fait et recula de quelques pas; mais l'officier breton eut bientôt recouvré son sang-froid, et se tournant vers l'arrière, il appela un timonnier.

Liart étonné attendit.

— Vous allez allumer un fanal, dit l'en-

seigne, vous descendrez dans ma chambre, mon sabre est accroché à la tête de ma couchette, apportez-le-moi.

— Monsieur, reprit le commandant, que signifie cet ordre?

— Je viens de m'apercevoir que dans ma précipitation à prendre le service après l'incendie, j'ai oublié de me conformer à l'art. 402 de l'ordonnance, commençant par ces mots : « l'officier de quart sera toujours en uniforme et *armé.* »

— Mais je n'ai jamais exigé que l'officier de quart à la mer fut armé, dit Liart.

— Vous ne l'avez pas non plus défendu, et l'ordonnance le prescrit. — Désormais, ajouta l'officier à demi-voix et comme se

parlant à lui-même, — désormais mon sabre ne quittera plus ma ceinture.

Madec pouvait être comparé à un roc contre lequel se brise une lame furieuse; il était là, ferme, impassible, n'ayant tremblé qu'une fois lors du choc le plus terrible, et ne devant plus bouger.

Le commandant Liart fut au moment de trancher la discussion en l'envoyant aux arrêts. C'est l'argument sans réplique. Mais un fait était ressorti de l'nterrogatoire : pendant l'inspection, un autre officier se trouvait beaucoup plus près du grand panneau. Liart fit appeler Adrien, qui s'empressa de comparaître.

— Monsieur de Merval, dit-il, vous n'avez pas quitté les environs du grand panneau depuis la fin de l'appel?

— Non, commandant.

— En ce cas, vous devez avoir entendu un cri séditieux, dont on recherche l'auteur ?

— Oui, commandant.

— Quels renseignements pouvez-vous fournir à cet égard ?

— Peu de chose, commandant. Nous étions occupés à palanquer, je me tenais au pied du mât de misaine ; les hommes ont appris par le hêlement même l'officier de quart qu'on trouvait un cadavre; il se sont penchés pour regarder, et moi-même j'ai fait comme eux. Alors, tout-à-coup, au milieu du profond silence, s'est élevée une voix qui m'a semblé partir de la batterie déserte en ce moment.

Liart frappa du pied et s'écria :

— Elle partait du pont, monsieur ; je vous dis qu'elle partait du pont !

— J'ai cru qu'elle partait de la batterie, je puis m'être trompé, dit Merval, du ton le plus soumis. Du reste, j'ai aussitôt commandé au maître de faire palanquer et ne me suis plus occupé de cet incident.

— Vous auriez dû, monsieur, tâcher de reconnaître le coupable !

Adrien tremblait d'être puni, depuis qu'il savait Suzanne à bord de *L'Hécla*. Pour éviter les arrêts, il aurait supporté cette fois les plus désagréables épithètes ; aussi restait-il dans une attitude humble et embarrassée, n'osant faire un geste, n'osant ouvrir la bouche.

— Eh bien, monsieur? demanda Liart.

— Je suis désolé en conscience, répondit Merval, de ne pouvoir fournir de renseignement plus précis.

— Monsieur, reprit Liart, la voix dont je parle n'a pas retenti une fois seulement. Durant l'incendie, peu après l'accostage de *L'Hécla*, je vous ai vu au milieu d'un groupe d'où se sont échappées d'insolentes paroles proférées sans doute par le même homme. Des éclats de rire les ont accompagnées; qui les a poussés?

— Je l'ignore, commandant. J'étais tout entier à mes devoirs.

— Vos premiers devoirs, monsieur, sont le respect à vos chefs, l'obéissance, le

maintien de la discipline. *J'ai fait semblant* de n'avoir rien entendu, mais vous, monsieur, vous devez me signaler les auteurs d'une si grave infraction aux règles de la subordination militaire.

Merval balbutiait. En pensant à Suzanne qu'il espérait revoir le lendemain à Mahon, s'il n'était pas mis aux arrêts, il perdait son assurance ordinaire.

— Mais, commandant, disait-il je vous jure que je ne les connais pas... Au milieu de la fumée, on distinguait à peine ses voisins.

— Je vous ai bien vu, moi !

— Alors, commandant, vous avez pu remarquer que j'ai fait tout ce qui était humainement faisable.

Jamais Liart n'avait trouvé Merval si petit et si faible. Deux pensées simultanées surgirent dans son esprit. L'une le flattait. « J'ai vaincu, se disait-il ; le voici au point où je veux les réduire tous ; le voici souple et rampant devant moi ! » L'autre était un soupçon : « Serait-ce lui, par hasard, qui m'aurait si témérairement insulté, trois fois en moins d'une heure ? »

— Monsieur, demanda-t-il en le regardant fixément, où étiez-vous quand poussaient les canots de *L'Hécla*, pendant que le capitaine de corvette, M. Montoire et moi, nous nous trouvions réunis autour du banc de quart ?

Merval, les yeux baissés, répondit d'une voix troublée :

— Après avoir dit quelques mots à l'en-

seigne du vapeur, je retournais devant, à la pompe d'étrave.

— Vous avez donc quitté votre poste en ce moment?

— Pas précisément, dit Adrien, de plus en plus fatigué par tant de questions et craignant sans cesse un dénoûment funeste à ses projets du lendemain. — Pendant l'absence du capitaine de corvette, mon poste s'étendait du mât de beaupré au grand mât.

Les soupçons de Liart prenaient du corps. Selon lui, bien certainemeut Merval s'était trouvé, la première et la troisième fois, aux lieux où la voix injurieuse avait retenti, et la seconde il n'était pas dans un endroit bien déterminé. Merval,

dans l'esprit du commandant, resta chargé d'une inculpation dont il ne pouvait se douter, mais qui précisément le préserva des arrêts.

Liart parut avoir retrouvé sa sérénité dès que ses soupçons planèrent sur le jeune enseigne :

— C'est très-bien, monsieur, dit-il ; retournez à vos occupations, exigez du silence et de l'activité, continuez à déployer le même zèle dont vous avez déjà fait preuve !

Un sourire termina cette phrase. — Adrien respira comme un homme que lâcherait une bête féroce.

— Suzanne ! murmura-t-il. C'est pour

elle que j'ai supporté si humblement cet odieux interrogatoire !

Le commandant Liart fit appeler le capitaine de corvette, lui donna ses derniers ordres pour la nuit, permit qu'on rétablit les hamacs et qu'on envoyât une bordée se coucher, et rentra enfin chez lui où son nègre avait déjà descendu la malle de sauvetage.

FIN DU PREMIER VOLUME.

COLLOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

